

Des contes et des rendus

Le compte-rendu
des rendus à ce jour (20/02/2017)
de l'**AC Conte outil d'éducation** du vendredi 6 février 2017 au Bahut à Arcueil

par désordre d'apparition...

Marie Tomas
Béatrice Samson
Natacha Laborde
Elisabeth Calandry
Hélène Loup
Tiphaine Le Vaillant
Françoise Goigoux
Claire Péricard
Fiona Macleod
Luc Devèze

Contribution de Marie Tomas...

J'ai été enseignante pendant quarante ans de ma vie, oui, je suis très, très vieille ! et j'ai tout le temps raconté en tant qu'enseignante ;

En fait, pas tout le temps ! C'est quand j'ai découvert le conte que je me suis mise à raconter. Suzy, je l'ai rencontrée au CLIO, j'ai fait aussi un stage avec elle et j'ai découvert son expérimentation, son expérience... conte, outil d'éducation ; c'est ce que j'ai essayé de faire en tant qu'enseignante dès que j'ai découvert cette matière, dirons-nous.

Question de Fiona Macleod: C'était dans quelle classe ?

Marie : Des CP d'abord puis après, j'ai fait plusieurs projets, à l'intérieur de l'école avec les enseignants qui étaient partie prenante ; il faut défendre son projet car tous les enseignants d'adhèrent pas à ces projets.

Actuellement, beaucoup d'entre eux sont dans l'informatique et la technologie, la technologie, la technologie... La littérature, la littérature orale, ils n'en ont rien à cirer ; ils ne se rendent pas compte de l'impact et de la nécessité de la littérature. Ils peuvent s'en rendre compte parfois ; mais ils sont tellement enfermés dans tout ce qui leur est demandé, qu'ils ne voient plus l'importance d'une telle discipline ; On leur demande tant de choses à maîtriser !

Je comprends Suzy qui peut être en colère après eux car ils loupent quelque chose d'essentiel. La parole du conte est essentielle, elle est primordiale, vitale ; surtout à l'heure où l'on vit : il n'y a plus ce lien, ce dialogue, cet échange ; c'est fini ; on va tous disparaître, les uns après les autres sans avoir pu échanger ces histoires ; et Suzy en parle merveilleusement ;

Moi, modestement, j'ai senti tout ça quand j'étais enseignante, j'ai fait « trois mille » projets, j'ai raconté, les enfants ont raconté ; d'abord il y a eu la poésie puis le conte ; ils ont été partie prenante de cette parole, même en maternelle. Dès que je suis devenue conteuse, on m'a demandé d'intervenir dans des écoles.

Actuellement, je ne raconte pratiquement plus dans les écoles. Le temps est passé, j'ai vieilli, on m'a oublié ; il faut faire des démarches pour se faire connaître, faire des propositions, dire je suis là, j'existe, je raconte, je peux proposer des projets, liés à la littérature orale ;

Je suis toujours en lien avec quelques enseignants, directeur d'école à Pau ; j'imagine que cela est vrai aussi partout en France ; Ils me disent recevoir des dizaines et des dizaines de propositions artistiques, de spectacles dans leur école : conte, théâtre, danse, marionnettes... Ils sont noyés de propositions ; or, ils n'ont

plus de sous, comme le relève, Claire Péricard ; de plus « Abondance d'informations nuit à l'information et au désir » ; ils ne retiennent plus rien de ces propositions ; On en est là, je fais ce constat !

Et lorsque parfois, des enseignants me disent : « On aimerait bien que tu viennes ; ça fait longtemps ! » D'autres disent « Oui, mais cet argent, on le réserve à autres choses ! » D'autant plus, qu'il n'y a pas beaucoup d'argent ; il provient des Coop ; les mairies, c'est fini !

Il y avait autrefois ce que l'on appelait les projets artistiques APAC, proposés par Jack Lang, précise Fiona Macleod, en partenariat avec l'inspection académique et les écoles. C'est fini ou du moins en nette baisse. Les budgets sont pratiquement inexistantes et ces projets ont en partie disparu ; cela dépend des académies, je crois.

Ce qui est certain, pour terminer, c'est que les enseignants sont actuellement pressés comme des citrons ; on leur demande « trois millions » de tâches à accomplir ;

De plus, maintenant, ce qui prévaut, c'est l'écrit et les nouvelles technologies. L'oralité n'a plus sa place ;

Claire Péricard : C'est comme les bibliothécaires ; elles font le même constat.

Marie : Et les bibliothécaires, elles aussi se font avoir par le système : dans leurs bibliothèques, elles font venir des spectacles ; cela doit être très visuel. Et le conte tout humble et formidable comme on le connaît, comme on l'aime tous et comme Suzy le prône, c'est fini !

Donc, il faut se battre ; je vous suis complètement dans cette bataille. Comment va-t-on s'y prendre tous ensemble, pour redonner ses lettres de noblesse au conte, dans les écoles et ailleurs, avec tous les enfants ; il y a une minorité de personnes qui ont cette conscience de l'intérêt du conte, comme outil d'éducation, mais c'est une petite goutte d'eau. Et quand dans une école, on propose un projet contes, on le fait une année ou un moment et l'année d'après, on fait autre chose. On fait du cirque ou autre ; Cette idée d'intervenir pendant trois ans dans des écoles pour raconter ; cela doit se faire dans certaines écoles ; chez moi, dans le sud-ouest, c'est Nyèt ! Je le regrette. Voilà, j'ai fini !

Contribution de Béatrice Samson

Après la formation de Suzy au CMLO, j'ai fait des ateliers dans plusieurs écoles : CP /CE1, CM2, 6^e. J'ai toujours eu l'obligation du rendu, ce qui oblige à organiser les ateliers en fonction de ce rendu.

Dans le premier projet que j'ai réalisé, les enfants racontaient Baba Yaga. Chacun racontait un morceau de l'histoire. L'enseignante leur avait fait dessiner leur morceau de l'histoire, ce qui leur permettait de s'y retrouver et de ne rien oublier.

J'ai travaillé une fois avec une enseignante qui était à fond dans le projet. Elle faisait travailler les enfants entre deux séances, avec pour résultat que les enfants se sont beaucoup mobilisés, rassemblés, ça a créé un lien entre eux qui n'existait pas avant le projet. Par contre, j'ai aussi travaillé dans une classe de 6^e où l'enseignante ne s'impliquait pas du tout. Le résultat s'en est ressenti.

Dans ma dernière expérience, j'avais 10 séances pour des CP/CE1 dans un quartier en difficulté. L'idée était d'utiliser le conte pour amener les enfants à l'écrit. Les premières séances, j'ai raconté et ensuite, j'ai choisi un petit conte de randonnée dont ils ont fait leur propre version, pour ensuite la jouer.

Pour vous qui avez davantage d'expérience que moi, quels sont les moyens d'entrer dans les écoles pour proposer un projet, sans connaître spécialement un enseignant ? J'aimerais avoir quelques tuyaux pour m'aider à développer cette partie de mon activité.

Contribution de Natacha Laborde

LE CONTINENT DES IMAGINAIRES

Ce projet d'éducation populaire est né de la rencontre entre Ludovic Souliman (conteur) et Suzy Platiel (ethnolinguiste), qui a mené de nombreuses recherches sur le conte outil d'éducation.

Après avoir expérimenté concrètement cet outil pendant quelques années, Ludovic a à cœur de le partager avec des collègues conteurs afin qu'eux-mêmes le diffusent.

Pour chaque participant(e), son lieu de naissance marquera le début du voyage. Ce projet mêle oralité et écriture, art et culture, place l'individu dans un collectif, mémoire et histoire, réalité et imaginaire.

Le nombre de séances dépend des objectifs recherchés (création d'un cercle de parole, d'un livre objet, d'une forme de spectacle...), soit de 3 à 12 selon le projet. Le contenu de l'atelier n'est pas figé car chaque séance peut apporter des surprises apportées par les participants

Au départ des contes, des proverbes, des devinettes... pour débiter un grand voyage à la découverte de ce monde magique enfoui en chacun de nous. La parole du conte est essentielle sous sa forme orale, non lue, vivante. La conteuse partage une histoire avec ses mots et son vécu.

Pour chacun(e) une **feuille de couleur**, qui représente un pays dont chaque prénom sera la capitale. Pour chaque participant(e), son lieu de naissance marquera le début du voyage. Ce projet mêle oralité et écriture, art et culture, place l'individu dans un collectif, mémoire et histoire, réalité et imaginaire.

« Si tu ne sais plus où tu vas, regarde d'où tu viens » dit un proverbe africain.

Quand c'est possible (en fonction du public), les prénoms des parents grands-parents ainsi que leurs lieux de naissance nourriront le trajet. Chacun se présente : je suis ... fils ou fille de ... et de ...

Chacun se fabriquera un nom magique (ex ci-dessus : Sacalegeralweliz) pour vaincre les épreuves du voyage : il y aura des fossés à franchir, des grottes sombres à explorer ou des montagnes à escalader, voire des dragons à vaincre...

Chacun pourra être accompagné, dans son voyage imaginaire, d'un membre de sa fratrie, d'un animal de compagnie, d'un jouet favori, d'une recette préférée... pour égayer ou rassurer sa route.

A chaque étape, entre l'animatrice-conteuse et les participants sont échangés des paroles et récits de vie ou récits imaginaires, des contes traditionnels : au milieu d'un cercle de parole, se forme, de feuille en feuille, le Continent des imaginaires, un continent unique fait d'identités multiples, une véritable mosaïque humaine.

La conteuse-animatrice est le catalyseur de la recherche des racines. Par ses histoires issues des pays ou régions révélés par l'atelier, elle valorise chaque origine, chaque langue, chaque culture.

Par des jeux d'oralité (devinettes, exercice de mémoire, improvisations...), elle fait participer les membres du cercle en les faisant entrer dans l'histoire.

L'atelier est un engagement commun de tous les participants. Personne n'est en dehors du cercle.

Son impact déborde largement le temps de l'atelier, puisque les participants peuvent être amenés à questionner leur famille pour répondre à la question des origines ; et rapporter ainsi des mots, récits, recettes, anecdotes pour nourrir la séance suivante...

Contribution d'Elisabeth Calandry

J'ai commencé en 95 à raconter dans les écoles. La première fois c'était un projet dans la classe de ma fille en CP. Je ne me suis jamais retrouvée coincée dans « écrire », la première chose que je dis « je ne viens pas longtemps dans votre école, je ne vais pas faire ce que vous savez faire, moi, je raconte ! je suis dans la transmission orale ».

Suzy Platiel, je l'ai connue dans les années 98-99, au CLiO. C'est là que je suis tombée « amoureuse » de sa façon d'être, de ce qu'elle faisait, de ses convictions politiques qui rejoignent les miennes. Je ne viens pas du théâtre, mais du travail social et la parole a été le sujet de mon mémoire en... 1978.

Aujourd'hui, je me retrouve en face de Fiona que j'ai eu la chance d'accompagner dans les crèches en 1995, parce que je voulais voir ce qu'une conteuse pouvait y faire. Elle se promenait avec trois sacs d'accessoires qu'elle utilisait de belle façon mais j'ai compris instantanément que ce n'était pas pour moi... je suis trop désordonnée pour gérer des objets et d'expérience (j'ai eu des bébés dans les pattes pendant 50 ans) je sais que quand on parle à un bébé ça l'intéresse, encore plus quand c'est de la fiction... Alors je fais sans !

Quand j'ai commencé à raconter dans les écoles (et ça a duré quelques années), ce n'était pas moi qui proposais des projets. Le Centre des Arts du Récit en Isère avait créé un réseau magnifique avec les bibliothèques, centres sociaux, mjc, écoles... Ce n'était pas les conteurs qui allaient démarcher, c'était le Centre des arts du récit qui avait des demandes, il y avait des réunions préparatoires avec tous les partenaires, avec des projets qui devaient être structurés. Quelques fois on était plusieurs conteurs sur le même projet : c'était bien. Sur le sujet il y avait des réunions de conteurs, un peu imposées (si on veut avoir du boulot...), n'empêche ce mode de fonctionnement était une référence, il y a eu des choses d'écrites, des chartes, des colloques, une intelligence indéniable... A un moment le Centre des arts du récit a eu d'autres priorités, les professionnels des bibliothèques, de l'éducation nationale sont partis à la retraite, les moyens du Centre des arts du récit ont été divisés par deux, y a plus de sous dans les écoles, il n'y a presque plus rien... Je crois qu'il faut se souvenir qu'on ne peut (doit) pas faire tout seul...

Quand je vais dans une école, y a jamais de « rendu ». Au premier coup de téléphone c'est clair. Je suis sur la transmission orale. Dès la deuxième séance il arrive que des enfants racontent... Un lycéen de 15 ans, bien enfoncé dans sa doudoune-survêt à la première séance, a raconté dès le lendemain, sans que je ne le lui demande, un conte merveilleux de 20 minutes, entendu une seule fois, assez compliqué (la chèvre d'or), de son point de vue de « mec » alors que moi je le raconte plutôt du point de vue de la vieille. Il y a mis de la « chaire » et à la fin de la semaine a été ovationné par une classe de CM pour cette histoire. Il avait aussi changé de tenue vestimentaire de façon spectaculaire. Mais celui à côté qui n'a rien raconté, sera peut-être un grand conteur !

Heureusement que « ça » raconte avant la sixième fois parce que ce n'est pas souvent que je peux aller dans une école plus de six fois.

Mon plus beau succès : une enseignante qui me dit au bout de trois ans (zone ZEP) « merci ! maintenant je peux raconter un conte même quand l'inspecteur est dans ma classe » On va dans les écoles pour les enfants, mais le mieux c'est lorsqu'on arrive à faire évoluer les enseignants.

Des fois j'ai l'impression d'être juste la petite clé qui fait que les gens s'autorisent à faire ce qu'ils savent faire. Est-ce que ça existe des gens qui ne savent pas raconter ?

Le discours théorique de Suzy Platiel m'a confortée dans ce que je ressentais. Avec les enfants je raconte du conte populaire, des histoires que je n'ai pas inventées. « Le conte est un voyage que l'oreille entend, que le cœur garde et que la bouche redit ». Je suis née trop tard d'un mois, les histoires sont bien plus vieilles que moi. C'est très important.

Sur scène même s'il y a trois cent personnes, je commence à penser qu'il faut que je sois dans la même posture que quand je raconte à trois enfants.

A un moment, je me suis intéressée à la pédagogie Steiner, et ce qui m'avait frappée c'est qu'il dit que jusqu'à 7 ans, c'est par imitation qu'on apprend, les neurones miroirs sans doute... Si on fume sa clope dans la cour on ne peut pas demander à l'enfant d'enlever son pouce de la bouche... Oui c'est de la caricature ! Mais du coup je ne suis pas si étonnée que des petits de 4 ans et demi racontent une histoire entière en se donnant la liberté de choisir la fin de l'histoire après m'avoir entendue raconter. Ils boivent ma façon de faire et d'être à ces moments là !

Contribution de Hélène Loup

LE CONTE OUTIL EDUCATIF

Mon expérience part des années 1976, puisque c'est à ce moment-là que j'ai commencé à raconter de façon professionnelle.

EN BIBLIOTHEQUE (*notamment 18 ans régulièrement au biblioclub de Vanves où j'ai été chargée de créer et assurer l'Heure du Conte, et aussi de conter chaque fois qu'on me le demandait*)

En bibliothèque, on me demandait pas de faire conter ni créer, mais de seulement de raconter. Au départ, j'ai fait comme tout le monde à l'époque : on lisait en passant des diapositives.

Ensuite, j'ai commencé à raconter ; ou plutôt à re-raconter car je contais enfant, essentiellement ce que me contait ma grand-mère, et, comme souvent, je m'étais tu à l'adolescence. Et j'ai découvert, avec ma formation universitaire, que non, le conte n'était pas de la « sous-littérature », quoiqu'on en ait dit quand j'étais plus jeune, mais bien de la véritable littérature.

Et puis je me suis aperçue que mes auditeurs écoutaient à un niveau que je n'imaginai même pas possible : comme moi j'écoutais ma grand-mère. Et cela alors que je n'étais même pas sûre d'être « bonne ». Ce n'était pas le problème. L'histoire faisait son travail presque au-delà de moi.

D'autre part, je me suis rendue compte que certains enfants se servaient du conte pour régler leurs difficultés personnelles. L'expérience qui m'a le plus frappée, au point que je l'ai racontée dans l'un de mes livres, est celle d'une gamine (*mutique : mère décédée, père remarié, naissance d'un petit frère*), qui a utilisé le conte de cette façon de manière évidente. Et le jour où elle a réussi à surmonter ses problèmes, alors que je commençais une histoire du type fille mal aimée, comme chaque fois qu'elle était là, suivant sa première demande, elle m'a dit : « Non, pas celle-là, une autre, une histoire d'animaux ». De ce moment, elle a commencé à aller visiblement de mieux en mieux, puis elle n'est plus venue. Elle n'en avait plus besoin.

Il y a eu d'autres expériences, mais celle-là, je l'ai suivie au quotidien. La chance a voulu que, d'instinct, j'ai laissé faire, je n'ai rien dit ni cherché à réagir. Et tant mieux car, sinon, je risquais de faire de la psychanalyse sauvage. La fillette aurait été mal, et moi avec. Le conte travaille sans nous.

J'ai alors compris que je m'étais servie du conte de cette façon, que je n'étais pas la seule, mais que ce n'était pas le cas de tout le monde.

EN MILIEU SCOLAIRE (*notamment à Clichy-la-Garenne où j'ai exercé régulièrement durant près de quarante ans, mais ailleurs aussi*)

Dans les écoles, il s'agissait généralement d'ateliers. Très vite, on m'a demandé non seulement de conter, mais aussi de faire conter, écrire et/ou créer les enfants. Les projets étaient discutés et mis sur pied avec les enseignants, en partenariat. Et très vite nous sommes rendu compte que, souvent, les enfants en faisaient à leur tête !

1° EXEMPLE : LA CLASSE-EPONGE

L'atelier dans cette classe de CM1 était prévu pour 2 trimestres à raison d'1 atelier/semaine, soit une vingtaine d'ateliers d'environ 1h1/4. Nous avons, l'enseignante et moi, comme projet de faire entendre des contes aux enfants durant

1 trimestre et de les faire écrire durant le 2^{ème} trimestre. Mais eux n'en avaient rien à faire. Ils ne voulaient que se remplir d'histoires. Et si la cloche sonnait et que l'histoire n'était pas terminée, pas un ne bougeait. Nous avons donc suivi leur demande implicite.

Ce n'est même pas au 3^{ème} trimestre, mais l'année suivante (*l'enseignante suivait sa classe en CM2*) qu'ils se sont déclenchés. Ils se sont brusquement mis à raconter, et à inventer des histoires « bouclées », avec une fin et parfaitement structurées. L'enseignante jubilait.

2° EXEMPLE : LA CLASSE DE CONTEURS

Nous avons voulu recommencer l'expérience avec une autre classe de CM1 de la même enseignante. Mais là encore, les enfants n'en ont fait qu'à leur tête. Au bout de 6 séances ils me prenaient la parole, et ils n'ont pas cessé de raconter pendant les 14 séances qui ont suivies. Ils racontaient bien ! Au début, comme tous les enfants, ils disaient la trame de l'histoire. Mais peu à peu, ils se sont mis à aller plus loin. Je commençais la séance en racontant moi-même, pour donner un modèle, puis contaient ceux qui le voulaient.

J'ai remarqué, comme une participante sur ma droite l'a souligné (*je n'ai pas reconnu qui, désolée*), que les enfants content les histoires inventées de façon bien moins intéressante qu'une histoire qu'ils ont entendue ou lu. On peut penser que, comme nous, ils ont besoin de perfectionner, de travailler, de porter leur création. Je me rends compte d'ailleurs que, en cas d'invention, j'amenais à prendre le temps de créer, de porter l'histoire.

(Avec ce même groupe, une expérience étonnante : on nous a demandé de les faire conter en public à la fête de l'école. Une histoire a été partagée entre tous. Ils devaient prendre la parole sans bouger de leur place, en demi-cercle sur une estrade, grâce à des micros d'ambiance. Sauf qu'il n'y avait qu'un seul micro, pas un micro d'ambiance mais un micro directionnel ! Avant que l'enseignante et moi ayons pu réagir, nous avons vu les enfants réaliser le fait, réaliser qu'on ne les entendait pas, et, spontanément, se succéder en ordre devant le micro. A noter qu'ils ne disaient pas par cœur mais qu'ils contaient.)

QUESTION DE CLAIRE

Comment fais-tu, quand tu inventes, pour le passage à l'écrit ? Tu écris tel quel ce qui s'est dit ? Parce que c'est un problème.

CREATION PUIS ECRITURE D'UNE HISTOIRE EN 5° SEGPA

C'est en SEGPA que j'ai fait cela de la manière la plus structurée. Je l'ai d'ailleurs décrit dans un texte et publié.

En SGPA, je parlais volontairement de la structure du conte merveilleux, très simplifiée. Nous la repérions sur un conte merveilleux simple, comme *Le Prince-monstre*, ou *Volétrouvé*, ce qui donnait :

- « Il était une fois... » qui, quoi, où comment, quand, etc... (par questions donc)
- « Un jour tout va mal... » (événement déclencheur)
- Le(s) personnage(s) essaie(nt) de s'en sortir avec ou sans aide (une aide qu'il a su trouver et/ou mériter, pour éviter l'être trop bienveillant façon maman/papa ou =)
- D'abord, il ne s'en sort pas
- A la fin, il y arrive
- Alors tout va très bien puisque ça ne peut pas recommencer, du moins dans le conte merveilleux)

Après une création sur cette structure, on pouvait passer à d'autres à partir d'autres structures (randonnées, légendes...), mais pas en SEGPA, avec des classes moins en difficulté.

Pourquoi partir d'une structure : en SEGPA, on a souvent des enfants/ado très déstructurés. Ce sont des classes de collège qui regroupent un nombre restreints d'élèves qui ont des problèmes de comportement, relationnels et, pour certains, cognitifs légers.

Organisation des séances :

- 1° trimestre, je contais, les remplissais de toutes sortes de contes divers
- 2° trimestre : je racontais, puis on inventait l'histoire, petits bouts par petits bouts. On inventait une histoire, les événements, pas les mots pour les raconter.
- 3° trimestre : je contais puis on prenait environ une demi-heure (ils n'ont guère plus de temps de concentration) pour trouver comment dire l'histoire, mot après mot, phrase après phrase. On ne cherchait pas à dire avec le « beau mot », « la belle phrase », mais comme on imagine, comme on voit dans sa tête. On travaillait donc les « images mentales » (certains de ces enfants, et même quelques enfants qui n'ont pas les problèmes des SEGPA, n'en ont pas). On les travaillait avec le corps, c'est-à-dire qu'on travaillait les 5 sens comme on fait en théâtre ou en mime. Exemple : la paroi de verre : on commence par ressentir sous ses mains la table, puis on essaie de faire le geste au-dessus de la table en retrouvant la sensation dans ses mains. Même chose pour l'audition, le goût, l'odorat, la vue. C'est donc en se servant de ses images mentales que chacun essaie de « voir » le personnage, pour lui, pas pour le décrire, ce qu'il fait,... Et on cherche et trouve les mots qui permettent le mieux de dire ce qu'on voit, entend, sent, goûte, ressent. Ces mots sont alors justes. C'est d'ailleurs ce que nous, conteurs, nous faisons : nous « visualisons ».

Nous créons ainsi une seule histoire commune. Mais ceux qui le veulent peuvent inventer une autre histoire, ou une variante à l'histoire commune. Car une seule histoire, ce n'est pas commode ni toujours satisfaisant pour tous. Quitte à ce que j'écrive, ou l'enseignante, sous la dictée (ces enfants ont souvent du mal avec l'écrit), ou qu'on enregistre.

La visualisation sert aussi à permettre de respecter la logique de l'histoire, car il n'y a rien de plus logique qu'une histoire. Mais les élèves, eux, ne le sont pas toujours. Par exemple, dans leurs récits, un personnage peut se retrouver brusquement et sans explication ailleurs. Alors je dis « Ton personnage, tu ne l'as pas vu. Il était ici, et le voilà qui se retrouve ailleurs. Comment y est-il arrivé ? » Exemple de réponse, la plus habituelle : « il a marché sur le chemin ». Conclusion d'Hélène « Dans ce cas, il faut le dire. Et pour ça, tu dois le voir ici, puis marcher, même si c'est rapide, jusqu'à arriver là ».

D'autre part, on apprend à laisser un personnage à un endroit pour nous bien repéré pour en suivre un autre, puis à retrouver le premier tandis qu'on laisse le 2^{ème} à un autre endroit. Exemple : on laisse le Chaperon Rouge dans la forêt ramassant des fleurs pour suivre le loup jusque chez la grand-mère, puis on laisse le loup dans le lit de la grand-mère avalée, pour reprendre la marche du Chaperon vers la maison.

En travaillant ainsi 1h 20/semaine durant une année, soit une trentaine de séances, on arrive à des textes tellement aboutis qu'il y en a 2 que j'ai publiés avec l'accord des élèves et de l'enseignante dans « Conter aux adolescents ».

Une année, il y a eu une grande exposition Ulis des travaux des élèves, techniques et SEGPA compris. Tout le collège était présent. Mais on avait oublié que

les SEGPA avaient aussi quelque chose à présenter. L'enseignante a renoncé naturellement à réclamer. Je suis donc allé le faire. On a condescendu à me laisser lire le texte du *Puzzle humain* créé cette année-là. Au bout de 2mn, même pas, tout le monde, 200 à 300 personnes, écoutait tellement l'histoire était forte, tellement les mots étaient les mots vrais. Ça a tout de même pris 20mn de lecture, car évidemment j'ai lu le texte des élèves et pas conté (heureusement, en théâtre, j'ai appris à lire en public).

Hélas, ces élèves-là ne pouvaient pas lire ni même dire, il aurait fallu encore bien un trimestre de travail pour peut-être y parvenir. Les y contraindre était prendre le risque qu'ils s'empêtrant, et se retrouvent en échec. Alors qu'ainsi, nous les avons vu soudain droits, dos et regard. Et je suis d'accord avec la remarque faite par ?? (désolée pour cette inattention) « ça va leur servir toute leur vie, une expérience comme celle-là, un exemple comme celui-là peut suffire pour ces enfants »

Quand je repartais de la classe, j'étais moulu de partout parce que c'était à chaque fois un combat, mais je sais que nous avons apporté quelque chose d'important. Je dis « nous », car ce n'était possible qu'à deux, l'enseignante et la conteuse. Et je me rappelle ces élèves que je retrouvais parfois 2/3 ans plus tard, grandis, transformés, que je ne reconnaissais qu'à leurs yeux, me disant, le visage tout illuminé : « tu sais, Hélène, l'histoire qu'on a faite, je l'ai toujours ».

Mais, bon, je ne prétends pas qu'il faut faire systématiquement de la création ni de l'écriture. Quelquefois, ce sont les gamins (ou les adultes quand on travaille avec eux) qui décident.

RETOUR RAPIDE SUR L'EXEMPLE DE LA CLASSE DE CONTEURS

Dans la classe où les enfants se sont mis à raconter, il y avait un enfant arrivé d'Afrique, bègue, avec un accent à faire pâlir Michel Leeb ! C'est lui qui a commencé à raconter, les autres ont suivi. Il contait magnifiquement, et souvent, dans la cour, on le voyait raconter à des enfants qui se pressaient autour de lui au milieu du vacarme de la cour. Je ne sais pas comment il s'en est sorti, mais il s'en est forcément sorti, avec un don pareil. Avec l'enseignante, on avait parfois des larmes aux yeux de joie.

Pour conclure, on lance des choses, et le groupe, adulte comme enfant, reprend et en fait ce qu'il veut.

NE PAS CHERCHER A PSYCHANALYSER

Chacun se sert ou non du conte à sa guise. On n'a pas à s'en mêler. Quand une enseignante me disait : « Tu sais, il (ou elle) a dit ça parce que... », je répondais : « Je ne veux pas le savoir et toi non plus tu n'as pas à le savoir. Je mets ça dans un tiroir que je ferme à clé. Nous ne sommes pas des psychiatres, ni des psy. Nous ne pourrions que faire de la psychanalyse sauvage et donc des dégâts incroyables . »

QUESTION

Le projet dont tu viens de témoigner (SEGPA), c'est un projet avec une production au bout ?

REPONSE

Dans ce cas, oui. Mais c'était étalé sur toute une année scolaire. C'est important que ce soit étalé dans le temps, très important.

QUESTION

Le travail sur les images mentales, c'était après, d'abord il y avait le travail sur les structures ?

REPONSE

Oui. Je travaillais essentiellement (toujours pour les SEGPA) sur la structure des contes merveilleux à partir d'un exemple précis. Quand on se sert d'un conte pour travailler sur la structure, on prévient, toujours. Et parfois, quand il y a désaccord, on vote, d'où des frustrations évidemment. *Mais, le plus souvent possible, j'essayais de synthétiser les diverses idées. C'est quelquefois impossible, mais en général on y parvient et cela apporte beaucoup tant à l'histoire qu'aux participants, sans oublier l'enseignant.*

Promesse d'envoyer quelques textes, promesse réalisée.

Contribution de Tiphaine Le Vaillant

Tiphaine Le Vaillant est conteuse professionnelle depuis 2016, donc très récemment.

Tiphaine a commencé les ateliers-conte avec les enfants d'abord en amateur, il y a 3 ans, dans le cadre des ateliers péri-scolaires.

Elle intervient auprès de groupes de 4 à 10 ans , comprenant entre 6 et 12 enfants.

En Temps d'Activité Péri-scolaire, souvent, les enfants ne choisissent pas leur activité, ils sont fatigués.

Dans les TAPs, Tiphaine est seule avec son groupe, pas d'accompagnateur. Elle raconte les récits, et mène également quelques jeux autour du mouvement, de la voix, des sensations, l'imaginaire...

La prise de parole pour les enfants n'est pas toujours aisée dans des petits groupes, parfois c'est plus difficile que dans un groupe de 20 enfants.

Une expérience intéressante : un groupe d'enfants dont 6 garçons de CE1 arrivent au TAP-Conte pas motivés par les contes. Ils n'ont jamais entendus de contes (contes pour eux veut dire : Walt Disney ou les super-héros à la télé). Ils s'assoient tout au fond de la salle, en dehors du cercle, puis se rapprochent progressivement. Un de ces enfants, dans la confrontation, l'opposition, s'est apaisé au fil des séances. Et l'année suivante, ce même enfant était très heureux de revenir écouter des contes et ne supportait pas que les autres bougent ou parlent pendant les histoires. Cet enfant était en fait en traitement pour un cancer, peut-être très fortement en insécurité et s'est apaisé avec les contes.

Suite à une formation avec Suzy Platiel, Tiphaine souhaite mettre en place un travail de conte sur du long terme (10, 15 séances consécutives). Elle est pour l'instant en phase de démarchage, de construction de réseau, trouver des partenaires pédagogiques et financiers.

Il lui a été proposé lors d'un accompagnement d'un financeur, de faire une thèse pour étudier les effets du conte sur les classes d'enfant, l'aspect recherche / innovation permettait de toucher plus facilement des financements... Mais faire une thèse demande un gros investissement en temps de travail et Tiphaine souhaite donner priorité pour l'instant au travail artistique du conte. Donc pour l'instant, stand-by.

Fiona : Gigi Bigot a réalisé une thèse sur les effets du conte – à lire

Idée pour les conteurs qui démarrent : faire du coaching = Suivre un conteur plus expérimenté (contre rémunération) dans son travail sur plusieurs mois peut conforter l'expérience d'un conteur débutant.

Françoise : a travaillé avec un jeune enseignant, qui a été interpellé par l'intervention de Françoise avec les enfants = il s'agissait de ne pas imposer une « autorité » mais de partager un savoir auprès des enfants. Le travail du conteur peut interroger / faire évoluer des pratiques de transmission du savoir.

Fiona : lors des processus de formation des adultes, elle demande aux enseignants de conter auprès de leurs collègues. Pour comprendre ce qu'un enfant peut ressentir quand il se lance à conter devant ses pairs.

« Continent des imaginaires » pour entrer dans des écoles = un outil intéressant, qui a déjà fait ses preuves et qui peut servir d'appui.

Par rapport à l'illettrisme, le conte peut apporter beaucoup. (Centre Régional Contre l'Illettrisme.)

Il existe une formation conte et illettrisme au CMLO.

Des outils intéressants pour travailler un conte et aider les enfants : bâton de conte (méthode de Fiona), dessin du plan du conte pour retenir l'histoire. Certains enfants utilisent ce plan pour apprendre leurs leçons et repérer dans l'espace leurs apprentissages.

Contribution de Françoise Goigoux

LES ATELIERS D'ENFANTS-CONTEURS.

Bonjour à vous,

Une journée riche en partages et réflexions...

Partante pour une deuxième journée, pour un travail en profondeur.

Il me semble que nous tenons un bien à la fois précieux et malléable, sacraliser le Conte le desservirait...

Je le considère comme objet artistique mais aussi comme outil pédagogique, thérapeutique, d'animation... Pour qu'il trouve sa place dans la société du XXI^e siècle, l'Éducation Populaire peut être un média.

Le conte s'est transmis de génération en génération, ce n'est pas seulement une question de spécialiste, en cela il pourrait s'inscrire dans une logique d'Éducation Populaire.

Le titre « Atelier d'Enfants-Conteurs » ne me convient pas, puisque l'objectif ne se restreint pas à devenir conteur... mais je n'en ai pas d'autre pour l'instant.

Je présente mon intervention en quatre parties :

- raisons de mon engagement dans la démarche
- protocole de l'atelier selon les propositions de Suzy Platiel
- expériences / difficultés
- questionnement / suite à donner

1. raisons de mon engagement :

Enseignante pendant 13 ans en primaire et auprès des enfants du voyage, cette expérience m'a amenée à « travailler » à partir de textes de contes et d'albums jeunesse.

Remarque : ma formation initiale me permet d'être « légitime » en classe et de proposer des outils pédagogiques pour changer les représentations que les enseignants ont du conte.

Origine du projet :

Les enseignants de maternelle sont confrontés au problème de la langue. L'oralité est au cœur de la pédagogie. Quels outils ?

Depuis 2005 j'interviens en milieu scolaire, de la Maternelle au Collège : Unité Localisée pour l'Inclusion Scolaire (scolarisation des élèves en situation de handicap) / SEGPA / Réseau d'Établissements des Elèves du Voyage 63.

En 2013 et 2014 formation (deux fois trois jours) avec Suzy Platiel et Jean Christophe Garry. Présentation des ateliers de contes en milieu scolaire.

2013, première expérience de 12 séances, offertes à une classe de CM2, en Réseau d'Éducation Prioritaire+. Expérience enrichissante qui m'a permis de repérer les intérêts des élèves, la prise de parole, les relations avec l'adulte et entre élèves...

2. protocole de l'atelier :

– une séance hebdomadaire : même jour de la semaine, même lieu, même heure (modèle de JC Garry, professeur de français en collège)

– durée : entre 30 minutes et 1 heure (selon l'âge et la capacité d'écoute des élèves)

– classe entière pour créer une unité de groupe partageant le même patrimoine oral.

– Disposition : nous sommes assis en cercle sur des chaises (même les maternelles) enfants, enseignants, autres adultes.

– Accueil et rituel : 1ère séance je me présente, les élèves se présentent. Je propose ce moment comme un espace de liberté d'écoute. Si un élève ne souhaite pas écouter des contes, il est libre, et reste dans la salle sans faire de bruit.

– Contrat :

- avec la classe : Chaque début de séance je demande aux élèves s'ils ont envie d'écouter des contes. Chaque fin de séance je demande s'ils ont envie d'en écouter la semaine suivante. Et je suis aussi en droit de dire si je souhaite revenir...

- avec l'enseignant : il ne faut pas travailler les contes en classe ou revenir sur la séance. Ce moment d'écoute est offert, sans évaluation. Lorsque l'élève prend la parole pour raconter, l'adulte ne doit pas le corriger, ce qui permet une liberté de parole.

– Je raconte des contes traditionnels qui ont une portée interculturelle. De la Moyenne section au CP je propose des jeux de doigts et comptines et à partir du CP j'introduis aussi des devinettes.

– L'élève qui prend la parole pour raconter doit s'assurer que c'est un « vrai conte » (pas une histoire inventée en direct) pour ne pas se perdre et ennuyer les autres enfants. La structure du conte traditionnel permet à l'enfant de savoir où il va dans sa pensée. De plus il sera soutenu par le groupe, s'il raconte un conte du patrimoine commun.

3. expériences / difficultés :

– le contrat de liberté d'écoute passé avec les élèves est déstabilisant pour les élèves, qui ont le choix, pour l'enseignant, qui « reproche » à l'enfant « d'oser s'exprimer », pour moi qui me met en difficulté...

En maternelle (à partir de la Moyenne Section), le contrat est très fragile. Si un enfant répond « non », effet boule de neige, et la séance est terminée avant d'avoir commencé.

Souvent ces enfants disent « non » mais ne sortent pas du cercle ! (âge de la socialisation et de l'affirmation de la personnalité)

À partir du primaire, c'est très rare qu'un enfant refuse d'écouter des contes. Si le cas se présente, il peut sortir du cercle pour faire des coloriages ou lire. À l'école, tout a un intérêt pédagogique, il est important de rappeler à l'enseignant que c'est un moment plaisir. Le contenu des séances ne doit pas être repris en classe.

– Quand le projet le permet, je propose 12 séances hebdomadaires au premier trimestre, pour créer une cohésion de classe dès le début d'année. À la 3ème- 4ème séance je propose de raconter une histoire déjà racontée précédemment, (phase d'imprégnation) il y a des « best-seller ».

– Prise de parole à partir de la 6ème-7ème séance. Quand les élèves commencent à prendre la parole, ils parlent pour parler, pour le plaisir de s'exprimer, mais c'est difficile de raconter un film, un livre, une blague.

La consigne « raconter une vraie histoire » n'est pas claire, les élèves (surtout les petits) n'ont pas conscience, si le récit est un conte ou pas.

La question : « cette histoire, sort de ta tête ? quelqu'un te l'a racontée ? Tu l'as lue ? ... » peut guider, mais si l'enfant veut raconter c'est délicat de l'arrêter...

Je n'ai pas trouvé les mots justes pour définir le conte traditionnel et « le conte inventé »...

Il est remarquable que plus l'enfant est jeune et plus il s'attachera à un conte qu'il racontera en boucle. (phase d'imprégnation-restitution)

Selon l'âge des élèves, les jeux de doigts, les comptines et les devinettes permettent aux plus timides ou aux plus en difficulté de prendre la parole.

Remarque : La question de l'origine du conte est importante. Il arrive que le public adulte, demande au conteur d'où viennent ses contes : traditionnels ou inventés ?...

Quelque soit le groupe classe, les élèves attendent ce moment « cadeau », par conséquent l'écoute est forte, pas besoin de faire de discipline, les élèves gèrent eux-mêmes s'il y a débordement.

« Tout être humain est à la fois un individu, un être social et un membre de l'espèce humaine.

Et pour être accompli, il nous faut apprendre à remplir correctement ces trois fonctions.

Le conte, "outil d'éducation et d'humanité", peut nous aider à le faire en nous apprenant " la maîtrise de la parole". » Suzy Platiel

Ce postulat me pose problème : la maîtrise de la parole/de la langue ?

Les enfants racontent les contes entendus. Par sa structure organisée à partir de la conclusion, en une série de relations de causes à conséquences, le conte apprend à penser sur un modèle de raisonnement logique.

Les enfants racontent en suivant la trame sèche, sans la nourrir personnellement ainsi l'objectif de la mémorisation d'une trame et de l'acquisition de la logique narrative est atteint.

Par contre l'objectif de la maîtrise de la langue est plus compliqué à atteindre. Il me semble que le conte de randonnée, riche en répétitions, permet à l'enfant de mémoriser une structure de phrase par mimétisme... Peut-on dire que l'enfant maîtrise la langue ?

4. questionnement / suite à donner :

– 1ère question : le temps des verbes ? théoriquement le conte devrait être raconté au passé simple... (dixit S.P & J.C.G). Je n'ai pas réussi, donc j'ai abandonné. Il est remarquable que lorsque l'élève raconte un conte lu, il emploie le passé simple, mais quand il raconte un conte entendu, il emploie, majoritairement les autres temps du passé. Cette question brûle toutes les lèvres des conteurs !!

– 2ème question : A la fin des interventions, quelle suite à donner en classe avec l'enseignant ?

En maternelle, je propose à l'enseignant de constituer une « boîte à conte » avec les enfants. C'est à dire de dessiner, de créer... un objet en relation avec un conte (ex : le cochon têtard : un cochon...), ainsi les enfants disposent d'un coin « conte » en libre accès.

Cette année, j'ai proposé aussi d'enregistrer les séances de conte, ainsi les enfants sont invités à réécouter les contes.

Le plus profitable serait de former une équipe d'enseignants intéressés, d'entrer dans les circuits de formation de l'Éducation Nationale... mais aussi de former des animateurs pour mettre en place des ateliers dans le cadre des temps périscolaires...

– 3ème question : maîtrise de la langue ? Cette année j'ai proposé à une classe de CP et à une classe de CE1 (avec lesquelles j'interviens en AEC depuis 3 ans) un autre programme :

Sur 12 séances, 8 séances de contes (racontés indifféremment par les élèves ou par moi) et 4 séances de travail sur le schéma narratif, les images mentales, les descriptions et le travail d'expression corporelle...

Remarque : Je souhaiterais mettre en place un questionnaire anonyme simplement pour évaluer mes interventions auprès des élèves :

- As-tu pris du plaisir à écouter ?
- Combien de conte as-tu raconté pendant l'Atelier?
- As-tu raconté des contes entendus en classe ?
- As-tu raconté des contes que tu as lus ?
- As-tu conté ailleurs que dans le groupe classe ?
- Penses-tu avoir fait des progrès dans ta façon de raconter ?
- ...

Tour d'horizon d'une expérience. Je suis heureuse de pouvoir la partager, afin d'avoir des regards et des propositions de travail pour aller plus loin...

Contribution de Claire Péricard

Claire P : Je n'avais pas du tout envie de venir à l'AC car j'ai toujours eu du mal à relier conte avec outil pédagogique. Et puis j'ai réfléchi et je me suis dit "claire tu ne peux pas ne pas y aller car cela fait 16 ans que tu racontes ou mène des ateliers dans les classes et maintenant pour les personnes âgées dont la plupart Alzheimer, vois ce qui te gêne dans cet intitulé outil pédagogique"

Le projet pédagogique, le plus élaboré, que j'ai fais avec une enseignante formidable, a été refusé par l'inspectrice qui a écrit "à quoi ça sert?" (réactions). Je me suis dit que j'allais publier cela dans la presse car c'est trop énorme. D'année en année, en étant confronté à des projets différents, je me suis rendu compte ce qui me gênait le plus c'est cette histoire de rendu. J'ai débuté en maternelle (je ne connaissais pas Suzy Platiel) et j'ai répondu à la demande d'un "spectacle en fin d'année". Dès la première séance je racontais des randonnées dans le souci que les enfant puissent les redire au mois de juin devant leurs parents ou camarades. J'ai travaillé 7 ans dans la même école et au bout de plusieurs années j'ai réussi à expliquer aux enseignantes que faire conter des tous petits de 2/3 ans revenait à les faire répéter par cœur quelques mots d'un conte ce qui est le contraire de l'essence même du conte. Plus tard, j'ai réussi à les amener à glisser leurs propres mots dans une structure de conte comme la randonnée. Ce qui est déjà différent.

En ce moment, je travaille en collège en groupe classe où je raconte durant 1/2 heure puis en demi groupes où j'alterne jeux oraux et physiques pour les amener à créer eux-mêmes. Cela se passe bien dans un projet collectif avec 2 classes et 4 enseignants (professeurs principaux et ceux d'art plastiques et de technologie)

L'intitulé conte a disparu des textes officiels de 6ème, maintenant c'est la figure monstrueuse.

Lorsque j'ai du reprendre enseignante à mi-temps durant une courte période, je racontais aux tous petits mais juste le plaisir, pas dans un souci de pédagogie quelconque.

??: pour moi si je contais en tant qu'enseignante c'était pour faire rentrer la poésie dans l'école

Claire P : Quelque chose me gêne globalement : j'ai l'impression que l'on demande de plus en plus aux artistes de faire de la réparation avec leur art, pour nous avec le conte. On nous demande de faire du conte un outil pédagogique, thérapeutique...Ce qui m'importe avant tout c'est l'artistique, l'imaginaire. Cela ne veut pas dire que je suis loin des propositions de Suzy Platiel . Au moins avec les Alzheimer je n'ai pas d'obligation à les faire raconter puisqu'ils oublient instantanément, je conte simplement sans autre but que le plaisir d'écouter. Je veux conter d'un point de vue artistique.

Luc: notre projet c'est cela mais pas simplement dans une démarche artistique.

Claire P : les profs sont englués dans le rendu. Il faut justifier nos interventions, que l'art soit rentable.

Luc : l'idée, selon Suzy Platiel, ce n'est pas de faire de la pédagogie avec le conte, c'est que le conte, en lui même, est éducatif. L'idée c'est juste de raconter des histoires, de les mettre en partage dans le cercle. Et ca fait son travail tout seul. Justement c'est interdit de l'utiliser. Mais on n'est pas dans une démarche de spectacle mais dans celle de partager des histoires qui est une démarche artistique et populaire avant tout. Le côté éducatif, pédagogique se fait tout seul. Et le résultat va en découler, car les enfants vont maîtriser l'écrit, la lecture, l'oralité et que cela va régler des problèmes d'incivilité, de violence etc... On n'est pas thérapeute et c'est

par ce chemin qu'on peut le "vendre" aux enseignants

Hélène : j'ai commencé en 1976 d'abord en bibliothèque à Clichy. C'était conter point. A l'époque, j'ai fait comme tout le monde, on lisait et on avait des diapos. Puis je me suis mise à re-raconter (car enfant je le faisais) et je me suis aperçue, avec ma formation universitaire, que ce n'était pas de la sous littérature mais de la vraie littérature. On m'écoutait au même niveau que lorsque moi j'écoutais ma grand-mère. Je n'étais même pas sûre d'être une bonne conteuse mais ce n'était pas le problème, c'était l'histoire qui faisait son travail au delà de moi. Les enfants se servaient du conte. Une enfant avait réglé ses difficultés grâce à une histoire. D'instinct je n'ai rien dit et c'était bien ainsi. Puis j'ai conté à l'école et mener des ateliers en partenariat avec l'enseignant. Au départ c'était juste raconter et très vite on m'a demandé de les faire écrire et raconter eux mêmes. Les élèves de CM1 n'avaient pas envie d'écrire, ils voulaient juste écouter et se remplir d'histoires. L'année suivante en CM2, c'était les mêmes, ils se sont mis à inventer des histoires bien structurées. Ils s'étaient imprégnés des structures et c'est sorti un an plus tard. Parfois dans d'autres ateliers, au bout de six séances, ils se me mettaient à raconter de façon magnifique. Au début juste la trame puis peu à peu ils allaient plus loin. Très peu d'enfants racontent de façon intéressante une histoire qu'ils inventent. Une création, c'est comme pour nous, ils ont besoin de la perfectionner, de la travailler, de la porter.

Claire P : comment fais-tu pour passer de l'oralité à l'écrit ? Tu écris tel quel ce qui se dit ?

Hélène : En SEGPA niveau 5ème, au premier trimestre, je parlais de la structure du conte merveilleux mais simplifiée. Il était une fois...un jour tout va mal...comment s'en sortir... au départ il n'y arrive pas puis après tout va très bien. Ils avaient des problèmes relationnels et de comportement et cela aider à les réglait. Au deuxième trimestre, on inventait l'histoire petit bout par petit bout. , de l'angle des évènements. Au troisième trimestre, on cherchait les mots à mettre, non pas le beau mot ou la belle phrase. On travaillait les images mentales, à travers les 5 sens. On essaye d'imaginer l'histoire en image mentale et on trouve les meilleurs mots pour dire ce qu'on voit et les mots sont justes. C'était une histoire commune, ce qui n'est pas simple. On enregistrait. Pour ce qui est de la logique de l'histoire, on apprend à laisser un personnage et à en reprendre un autre etc... J'ai publié 2 textes, avec leur accord, dans *Conter aux adolescents*. J'ai lu leurs histoires devant le collège, 20 mns de lecture, 20 mns de silence de 2 à 300 personnes. Ce respect pour leur histoire les faisait se tenir droit avec un regard droit. Eux n'avaient pas la capacité de la dire, on aurait été à l'effet inverse.

??? : Ca va leur servir pour la vie. Il faut une expérience comme cela pour des enfants en difficulté pour les remettre debout et vivants. J'en ai rencontré 2 ou 3 plus tard ils me rappelaient l'histoire. Il faut dire que l'enseignante était formidable. Parfois on en avait les larmes aux yeux.

Je me souviens d'un gamin bègue avec un accent africain qui a fait la locomotive. Il racontait aux autres et tous l'écoutaient.

Contribution de Fiona Macleod

FIONA MACLEOD TEMOIGNAGE L'ART DE CONTER A L'ECOLE

D'abord, je voudrais vous remercier pour votre écoute bienveillante... j'ai dû avoir besoin de parler pendant 51 minutes, et vous avez écouté vaillamment: merci du fond de cœur !!! Pour rédiger ce compte rendu j'ai regroupé plusieurs de mes propos, clarifié quelques phrases (dans mon impatience à dire j'ai dit quelque fois des contre sens) et aussi ajouté quelques autres éléments pour rendre mes propos plus pertinents et vous faire entrer un peu dans mes méthodes. Merci aussi si vous aurez le temps de me signaler toute phrase qui écorche les genoux de la langue française. Quelque fois j'utilise un style « télégraphe » (pour ne pas dire SMS) pour alléger la lecture.

MA DOUBLE IDENTITE DE CONTEUSE

De formation scientifique (BSc Université d'Edimbourg, Ecosse) mais passionnée également par la psychologie (avait hésité à suivre cette piste, passionnée par la recherche que j'ai vue à l'université), et aussi par la littérature.

Découvert l'art de conter en France. Ai vécu toute ma vie d'adulte en France. Retourne régulièrement en Ecosse pour collecter et suivre des ateliers. J'ai un pied posé dans le renouveau du conte dans mon pays natal, l'autre pied en France.

Quand quelqu'un au début de notre réunion a demandé, « Qui ici n'est pas conteur ? », j'ai été surprise. Je ne peux pas imaginer une telle question posée en Ecosse, où on considère qu'ETRE CONTEUR EST LE PROPRE DE L'HOMME.

UN REGARD SUR LE CONTE EN ECOSSE

Voici une de plus grandes différences entre le renouveau du conte en France et en Ecosse : la pratique de conter est davantage basée sur le partage à plusieurs que sur la création des spectacles.

Quelques spectacles sont joués, certes, mais ils ne sont pas l'aspect le plus en vue du conte en Ecosse. Même au sein du FESTIVAL INTERNATIONAL DU CONTE qui a lieu au mois d'octobre, et concerne les deux grandes villes d'Edimbourg et de

Glasgow, et plusieurs régions écossaises, et où des conteurs sont invités du monde entier, les soirées contes sont vécues à plusieurs voix, tous assis ensemble sur la scène. Un ou une conteur/conteuse ouvrira la soirée (est ainsi appelé le hôte ou la hôtesse), présentera les conteurs invités et dira le premier conte (et généralement un autre au cours de la soirée). Il y a un entracte de 30 minutes après 45 à 55 minutes, où conteurs et public se retrouveront dans le café au premier étage pour boire un verre et échanger informellement avant de se regrouper pour la deuxième partie de la soirée. Il peut y avoir 3, 4, voire 8 conteurs ensemble sur scène.

DES « CAFE VOICES » et DES « GUID CRAICKS » CLUBS* foisonnent dans les villes. Le principe est qu'un conteur invité (et payé) démarre la soirée, puis son rôle est d'encourager la participation active du public présent, qui avec un conte, ou une poésie, qui avec une chanson à cappella ou qui jouant de la musique. Ces soirées existent partout en Ecosse depuis 30 ans. Ils attirent entre 30 et 100 personnes, suivant la capacité d'accueil du lieu et généralement ont lieu une fois par mois. La faculté des Sciences Sociales à l'Université d'Edimbourg les ont suivis pendant des années, et ont demandé aux gens pourquoi ils venaient régulièrement. La réponse la plus habituelle était « Parce que chaque soirée est unique. On ne sait jamais d'avance comment elle se déroulera. Et on peut participer »

Je me rappelle d'une telle soirée où j'avais été la conteuse invitée: une femme proposait une chanson et même à mon oreille peu musicale, je savais qu'elle chantait faux. Vous croyez que le public l'a houlée, l'a rejetée ? Pas du tout ! Tout le monde s'est mis à chanter le refrain avec elle et l'encourageaient ainsi à continuer. Dans la même soirée des conteurs professionnels ont dit des contes, chacun brillamment et à sa manière, et plusieurs personnes ont chantés très bien. Mon rôle était de tisser la soirée avec les performances des uns et des autres (c'est très différent des scènes ouvertes tels que je les ai vécues en France). Des ateliers sont offerts pour apprendre le « métier » de l'hôte.

- *Difficile à traduire : un guid craick est un bon moment passé ensemble à partager et faire circuler la parole*

LES TRADITIONS DES GENS DE VOYAGE ECOSSAIS

Le renouveau du conte en Ecosse est (ou était, car cela est en train de changer depuis que leur vie nomade est finie) basé sur les gens de voyage écossais (the Travellers) pour qui cette mode de partage de contes est ancestral.

Avant même de naître, et à plus forte raison après leur naissance, les enfants des gens de voyage entendaient quotidiennement contes, chansons à capella et musiques. Ils étaient élevés dans une communauté où ces arts, en liaison avec les

devinettes, les proverbes, les récits de vie, et la poésie récitée oralement étaient omniprésents. Dans le langage quotidien les expressions imagées étaient nombreuses.

Le témoignage des gens de voyage concernant l'éducation de leurs enfants qui ont vécu leur mode de vie traditionnel au 20^{ème} siècle (c'est-à-dire, obligée d'aller à l'école pendant les mois d'hiver, puis sur les routes du mois de mai à la fin de mois d'octobre, suivant ainsi le travail saisonnier dans les fermes) était formel. En Hiver, dans les familles, les mères, tantes et grand mères (principalement) incitaient leurs enfants à écouter des contes le soir avant de se coucher (là où les sédentaires auraient lu des livres à leurs enfants). Pendant l'été dans les longues soirées après les journées du travail éreintant dans les champs, les adultes et enfants s'asseyaient en cercle autour du feu et passaient les soirées entières à conter, chanter, réciter des poèmes, jouer de la musique, dire les nouvelles et des récits de vie, remémorer la mémoire familiale ou collective (l'histoire de l'Ecosse et ailleurs). L'oralité était riche et multiple, et partagé par tous.

Les enfants pouvaient prendre la parole. Ils n'étaient pas obligés de le faire. Mais lorsqu'un enfant choisissait et faisait sa demande tous les adultes l'écoutaient avec grand intérêt. « L'enfant ne pouvait pas dire un conte qu'on ne connaissait pas, mais on voulait savoir comment lui, cet enfant là dira le conte ». Ensuite l'enfant était vivement encouragé à conter et si nécessaire un membre de sa propre famille donnait quelques techniques pour mieux s'exprimer mais généralement le fait d'entendre depuis longtemps des conteurs, chanteurs et musiciens illustres suffisaient à l'enfant pour organiser et rendre vivant son récit (témoignages de Duncan Williamson, Stanley Robertson, Betsy Whyte, Jess Smith)

« On ne faisait pas de grands gestes, penses-tu, on était autour d'un feu, dans la nuit, personne nous aura vu ! »

Ecouter ces gens de voyage à la fin des années 80 a été un bonheur indicible pour moi. Ils ont des répertoires de contes inépuisables, et leur parole coule de source. Ceux qui se sont mis à l'écrit se sont révélé être des écrivains superbes en commençant avec Betsy Whyte « The Yellow on the Broom » et de nos jours avec Jess Smith « The Way of the Wanderers ».

J'ai aussi pu suivre Duncan Williamson lorsqu'il contait dans les écoles primaires, ce qui a constitué un coaching brillant, plus fort qu'un stage.

Une de ses phrases m'a marqué, et est devenu mon « slogan » :

« QUAND TU CONTES POUR UNE CLASSE TOUS LES ENFANTS PRESENTS SONT TES PETITS ENFANTS »

Les gens de voyage étaient conscients des fonctions du conte pour leurs enfants. « Le conte était notre éducation » Ils subissaient un racisme terrible de la part de la société sédentaire (sauf ceux qui les connaissaient bien, c.à.d. les fermiers, les paysans et paysannes, quelques gendarmes sympathiques (hélas, ils ne l'étaient pas tous !), des aristocrates (eh, oui !), et quelques autres personnes). Mais la majorité des sédentaires méprisaient les gens de voyages (« the tinkers ») et en faisaient des croquemitaines pour leurs propres enfants.

Le conte permettait aux gens de voyage d'élever leurs enfants dans la dignité humaine, pour qu'ils deviennent un être humain à part entier, malgré le fait d'être victime du racisme et de la haine.

J'explore cette fonction dans mon spectacle « SUR LES ROUTES D'ECOSSE », une épopée des gens de voyages écossais, avec un épisode où une jeune fille à la sortie de l'école remémore un conte pour échapper à la violence de ses camarades de classe.

LE CONTE A L'ECOLE EN ECOSSE.

Pendant quelques années (ce n'est plus le cas pour cause de finances) le gouvernement avait un slogan « Chaque école doit recevoir un conteur ».

En 2016 j'ai assisté à l'assemblée générale des conteurs professionnels écossais, où plusieurs personnes invitées présentaient un sujet par rapport aux pratiques de conte. Une directrice d'école primaire a déclaré « Ne venez pas chez nous en proposant de conter pour nos élèves. Nous, les enseignants content nous même pour nos classes. On attend de vous un projet autre». Ainsi elle avait embauché une jeune conteuse qui travaillait sur la botanique et l'imaginaire.

J'ai suivi moi-même un atelier en Ecosse, à destination des enseignants désireux de conter l'écologie dans leur classe. Cet atelier était mené par Donald Smith, le directeur du Centre National du Conte à Edimbourg (lui-même brillant conteur, écrivain, poète, et essayiste) et Claire McNicol, assistante sociale et conteuse professionnelle. J'ai vu l'intérêt énorme des enseignants pour apprendre à conter et à transmettre l'art de conter dans leur classe. C'est dans cet atelier où j'ai appris la technique des bâtons de contes (voir plus loin).

Un conteur écossais, Fergus McNicol (compagnon de Claire) qui enseigne en primaire à mi temps a ainsi vu son emploi d'enseignant changer : désormais il met en place des projets contes pour toutes les classes au sein de son école (la majorité des conteurs professionnels ont un deuxième emploi, généralement à mi temps, car vivre uniquement du conte est difficile financièrement : il n'y a aucune système d'ASSEDIC pour artistes). A noter que Claire McNicol utilise le conte dans son travail d'assistante sociale, comme Marie Paule Manac'h et ses élèves font ici en France.

Il y a certainement des différences entre les buts de l'école en Ecosse et ses buts en France. Ici ce n'est pas le lieu (et je n'ai pas les compétences nécessaires) pour les explorer. Sachez que chaque pays du Royaume Uni organise son propre système éducatif, donc il y a aussi de grandes différences d'un pays à l'autre, et quand à 11 ans, j'ai quitté l'Ecosse pour l'Irlande du Nord, je suis devenue consciente de combien ses différences pédagogiques pouvaient changer ma capacité à réussir : en effet, l'enseignement des mathématiques étaient tellement différent entre les deux pays que j'ai « perdu » une année entière en Irlande du Nord en essayant de comprendre les mathématiques à leur façon (j'avais été auparavant une très bonne élève en Ecosse dans cette matière).

Néanmoins les deux pays avait en commun le fait que l'éducation sportive (surtout sports d'équipe), artistique (théâtre, musique, chorale, danse), et parolières (entraînement aux discussions et aux débats), passaient toujours par l'école. Je ne connaissais ni centre de loisirs, ni conservatoire. Il n'y avait pas non plus de garderie à l'école. Les rythmes scolaires, liés à celles de la société, sont bien différentes également, l'enfant allant à l'école 5 jours par semaine, généralement de 9h ou 9h30 à 15h30, voire 16h.

MON PARCOURS DE « CONTEUSE ENSEIGNANTE » EN FRANCE

Je suis devenue conteuse professionnelle en 1992. Spectacles, voyages, rencontres, découvertes, échecs et réussites.

Bien plus tard, j'ai offert des stages de conte à des enseignants à Stains (93). Je me rappelle que la coordinatrice de l'Education Nationale n'en revenait pas du fait que les enseignants ont unanimement aimé leur stage. Et moi, je n'en revenais pas du fait qu'ils ont tous dit « C'était bien, parce que Fiona n'est pas pédagogue » ! J'ai compris que pour eux, pédagogie rimait avec ennui, voire théorie, tandis que pour moi, pédagogie rime avec vie, avec créativité aussi !

Car j'avais enseigné l'anglais comme langue seconde dans les entreprises multinationales pendant de nombreuses années avant de devenir conteuse. Cette pratique d'enseignement pour adultes m'a donné à la fois une solide approche de la pédagogie et un deuxième « slogan » qui reste toujours important pour moi en tant que conteuse enseignante : **TOUT STAGIAIRE DOIT REUSSIR.**

Vous comprenez bien que lorsqu'un adulte venait apprendre l'anglais en entreprise, souvent il ou elle risquait son emploi s'il ne réussissait pas. Alors, le défi (si ce mot est encore acceptable en français !) était pour nous, l'équipe enseignante, d'être à son écoute, et de créer des exercices qui lui permettraient à parler correctement. Nous avons donc développé des méthodes pédagogiques de la réussite, et notamment l'apprentissage en « semi autonomie ». Continuellement on révisait ou on créait des exercices et des méthodes d'apprentissage. C'était passionnant.

PREMIERS PROJETS CONTES A L'ECOLE

Pendant les bienheureuses années où Jack Lang était Ministère de l'Education, voici que les portes des écoles s'ouvraient aux conteurs.

J'ai assisté Pascal Roumazeille à Amiens dans un projet contes dans les classes du ZEP pendant un an, ainsi que chez Jean Paul Josselin encore enseignant à cette époque à Blois, puis je suis allée une semaine par trimestre dans des ZEP à REIMS, et j'ai pu suivre les mêmes classes pendant trois ans, du GS maternelles jusqu'en CE1 primaires. Cela fut une expérience forte.

Il était aussi tout naturel que je m'intéresse à la formation des enseignants et donc au cours de ce projet à Reims, les mercredis, je leur proposais un atelier destinée à leur donner des contes et des clefs pour conter eux mêmes dans leur classe entre mes venues.

C'est à Reims pour la première fois que la phrase de Duncan Williamson (vous vous rappelez celle des « petits enfants »?) m'est venue en aide. Voici comment cela s'est passé :

Dans une de ces classes de GS, l'enseignante m'avait murmuré avant l'arrivée des enfants qu'elle avait un enfant très difficile et que « sans doute il ne restera pas écouter ». Effectivement je vois qu'après 15 minutes d'écoute ce garçon a sauté sur une table, et a jeté des livres par terre, tout en proclamant à haute voix qu'il voulait écouter les contes.

Comment faire ?

Je me rappelais alors d'un conteur Amérindien qui s'appelait RED THUNDER CLOUD que j'avais rencontré en Ecosse quelque temps auparavant qui nous expliquait le rôle du conte dans sa communauté, et surtout qu'on pouvait dire des contes pour agir sur des éventuels comportements anti sociales.

Fort de ces deux mémoires (gens de voyage et amérindien), j'ai donc décidé de créer un conte en empathie avec ce garçon (j'avais glané un peu de son parcours entre temps). Et ça a marché du premier coup ! Il est resté à l'écoute pendant une heure dans notre deuxième séance et pendant toutes les séances après celui là. Ce conte est devenu par la suite un classique pour mon spectacle « Contes de ma ferme en Ecosse »

Et puis en 1996 je suis venue habiter en Finistère, la fin de la terre pour les Français, le début de la terre pour les Bretons (Penn ar Bed). C'est ici où j'ai pu développer le conte à l'école, et aujourd'hui aussi le conte en famille. Je l'ai fait un peu à l'écart des spectacles et aujourd'hui je suis heureuse de partager avec vous quelques uns de mes observations, et mes méthodes.

FORMER LES ENSEIGNANTS POUR QU'ILS CONTENT

Il y a 15 ans, j'ai été invité à former des enseignants de l'école privée (catholique) du Finistère. Jusqu'à ce jour je continue à les offrir des formations.

Pendant de nombreuses années j'avais élaboré un rythme peu à peu perfectionné, où les enseignants venaient pendant 5 heures, 4 mercredis par an, avec suffisamment d'espace entre les séances pour expérimenter, pratiquer, et essayer l'art de conter dans leurs classes.

Je dois dire une parenthèse ici, que le plus gros de mon travail de conteuse enseignante et montant des projets contes dans les classes jusqu'à présent a été dans ces écoles privées du Finistère, qui comme vous le savez sont souvent l'unique école du village (qu'ils en soient remerciés pour leur confiance). C'est juste depuis trois ans que je suis invitée dans des écoles de l'Education Nationale pour proposer les mêmes projets (et j'en suis heureuse aussi !)

Il y aura tout intérêt à ce que les enseignants puissent apprendre à conter pour leur classe. Je crois que tout enseignant est un conteur en herbe qui a juste besoin des

clefs pour réussir. C'est bien que les conteurs vont dans les écoles, c'est encore mieux quand l'enseignant conte lui-même, (et le top des tops est lorsque la famille conte à la maison : je reviendrai sur ce dernier aspect).

Ces quatre journées de formations séparées dans l'année étaient franchement formidables. Je tenais à ce que les enseignants après chaque journée retournaient dans leur classe avec au moins un « conte en bouche ». Certaines n'osaient pas se mettre à conter oralement toute de suite, mais après la deuxième séance où ils entendaient ceux qui l'ont fait s'extasier sur les « résultats » obtenus eh, bien, eux aussi commençait à conter pour leur classe.

Et de journée en journée, de technique en technique, les enseignants contaient avec de plus en plus de confiance. Certains osaient le faire pendant une inspection et leurs retours enthousiasmants encourageaient aussi les autres à démarrer.

Hélas le changement de rythmes scolaires ont cruellement arrêté notre beau rythme d'apprentissage : il fallait que j'en fasse le deuil, et accepter d'offrir en échange trois journées de suite pendant les vacances scolaires. C'est un peu plus pauvre, mais c'est toujours une formation à l'art de conter dans les classes. Je donne également des journées d'initiation au conte artistique pour des jeunes futurs enseignants.

LA DIVERSITE DES PROJETS CONTES DANS LA CLASSE

En plus d'être invitée pour faire un spectacle contes (de fin d'année) ou une balade contée (du mois de juin), je suis invitée régulièrement pour monter des projets contes avec et pour les enfants. Quelquefois pour une seule classe, plus souvent pour toute l'école, du PS au CM2.

Et cela aussi est une aventure magnifique. Combien d'enfants ai-je entendu conter ? Quel incroyable bonheur de les voir prendre confiance en eux, oser conter aux autres, s'emparer de l'imaginaire et créer des contes oralement, ou raconter pour leur famille, pour les autres classes, surtout pour les plus jeunes. Il m'est difficile de traverser les cours de récré des écoles où je travaille tant les enfants veulent tous me dire une devinette, raconter leur vie, parler, parler, parler. Et pour les plus jeunes, je reçois une quantité de câlins qui sont une expression de leur joie devant le fait d'entendre des contes et de pénétrer dans ce monde qui appartient à l'humanité sans distinction de race, de richesse, ou de parcours de vie. Enfin vous qui contez aussi pour les enfants connaissent déjà tout cela ! Je le dis pour ceux qui se sentent attiré par le conte à l'école et qui cherche à s'engager sur ce chemin.

Une de nos difficultés concerne le désir du résultat exprimé par les enseignants. Quand en plus ce sont les associations de parents qui paient eh, bien ils ont du mal à concevoir un projet artistique sans spectacle à la fin. Mais à la différence des spectacles que j'avais vécu dans mon propre vie scolaire (car j'ai adoré faire du théâtre à l'école), ici ce sont tous les élèves qui doivent être « vu sur scène » (chez moi, c'était une activité facultative). Et tous les élèves ne sont pas doués pour la scène (par contre, ils peuvent tous conter).

J'ai donc chorégraphié des spectacles contes pour 11 classes allant du PS au CM2 et produit sur l'Espace Glenmor à Carhaix devant 600 parents et autres enfants. Le résultat était excellent aux dires des parents et enseignants. C'était passionnant d'imaginer et de créer un tel spectacle et de coacher individuellement certains enfants pour qu'ils donnent des contes de haute qualité artistique. Pour certains enfants, monter sur scène représentait un défi qu'ils embrassaient avec tout l'enthousiasme de leur âge.

J'essaie de persuader les enseignants (et parents) que cela ne doit pas être la norme car on est obligé de « presser » les enfants en quelque sorte, et hélas de favoriser les meilleurs et le conte à l'école peut offrir des résultats bien plus intéressants qu'un spectacle. En même temps, je dois dire que j'ai vu des enfants se dépasser grâce au fait qu'ils devaient préparer un spectacle : donc, je ne voudrais pas non plus en faire une interdiction complète.

Aujourd'hui, néanmoins, les enseignants acceptent de faire une simple « veillée » devant les parents, (une classe à la fois) ou ... de laisser venir en cours de projet un tout autre résultat... ou pas de résultat du tout !

Par exemple, un résultat que j'ai particulièrement aimé concernait une classe de CM1 dont j'avais noté leur plaisir pour quelques récits de vie (notamment de Wangari Maathai) que je leur avais dit.

J'ai donc proposé une liaison avec la maison de retraite proche de l'école et avec les Seniors qui y venaient un après midi par semaine. Les Seniors ont accepté avec grand plaisir (vous pensez !) et les enfants ont élaboré à l'écrit un questionnaire (on peut très bien allier l'écrit et l'oral !). Le jour J je les voyais en petits groupes parlant bâtons rompus avec les personnes âgées.

Rentrés à l'école, les enfants me disaient ce qu'ils avaient entendu et appris. « Si vous étiez historiens, avec ces informations, vous pourrez faire ceci maintenant », je leur disais, « Et si vous étiez ethnologues vous pourriez faire cela, mais vous êtes des conteurs, alors vous allez créer des fictions avec les récits des aînés. »

Ensuite leur enseignante les a aidés à fabriquer des Kamishibai. Une erreur seulement s'est produite : elle les avait fait écrire trop tôt leurs récits (ah, les énergies d'habitude d'enseignant !), et du coup impossible de bien les remettre en oralité.

Ils sont retournés néanmoins dans la maison de retraite et ont offert les contes aux personnes âgées, ravies, comme vous l'imaginez « C'est moi qui ai dit cela ! Ah, ça, c'est bien toi Germain ».

Et j'ai vu réalisé tant d'autres « résultats » qui sont obtenus juste en étant à l'écoute de chaque classe, et en étant créative dans les propositions.

LE ROLE DE L'ENSEIGNANT DANS LE PROJET CONTES

Je travaille principalement avec des enseignants qui m'ont choisis, et ont choisi le conte pour leur classe. J'ai toujours gardé une place importante pour l'enseignant dans notre projet, car il ou elle est avec sa classe au quotidien. Et ma présence et mes techniques pour ne pas dire les contes eux même vont offrir à l'enseignant un nouveau regard aussi sur sa classe.

Ecouter une enseignante de l'Education Nationale qui vient de m'envoyer ce témoignage :

Ta présence à l'école aura beaucoup apporté aux enfants et bien sûr, à nous enseignants aussi.

Cela me permet de m'interroger sur ma pratique de l'oral avec les enfants et surtout, comme tu l'as proposé, cela me donne envie de devenir "conteuse" pour mes élèves.

Comme je ne serai pas invitée des années durant (quoique je reste toujours dans l'espoir et le rêve de l'être !), comme j'ai surtout à cœur que l'enseignant prenne confiance en lui-même pour conter pour sa classe, je travaille toujours avec des enseignants volontaires, et si jamais un est pris dans le filet du « projet d'école » (car je travaille souvent avec toutes les classes d'une même école, du PS au CM2), généralement après quelques séances, l'enseignant va me confier « Au début je n'étais pas content de devoir faire ce projet, mais maintenant j'en suis ravi ».

JE CONTE DANS UNE RELATION HOLISTIQUE AVEC LA VIE

J'aime repérer les enfants talentueux, j'aime les encourager, les coacher, les donner les moyens de vivre et d'améliorer leur talent. Quel bonheur ! Quelque fois c'est un tout petit bout de chou de 3 ou 4 ans, qui tient en haleine toute sa classe, ou qui fait participer toute sa classe. Quelque fois c'est un garçon de CE1 à qui ses compères

de CE2 demandent et redemandent d'entendre son conte ; quelquefois c'est une jeune fille timide de CM1 qui épatent sa classe ; quelquefois c'est un enfant en grande difficulté qui nous émue par la sincérité de son désir de dire, et par ce « ne sais pas quoi » artistique et émotionnelle qui fait applaudir spontanément toute sa classe à la fin de son conte.

Je suis là pour chacun. J'ai assez souffert dans ma vie pour connaître la souffrance : je peux donc répondre à la souffrance d'un enfant avec un conte, ou une parole, ou un silence, ou un sourire : de l'empathie en tout cas. J'ai reçu quelques clefs comme la respiration consciente, la relaxation du corps, l'écoute profonde, et la parole aimante et je les transmets aux enfants et aux enseignants en même temps que je travaille le conte. Je n'en parle pas de tout cela, évidemment, car ma matière première est et restera le conte.

J'entends aussi souvent de remarques, telles :

« Depuis que vous êtes à l'école il y a moins de conflit en classe »

« Depuis votre venue, les enfants jouent mieux ensemble dans les cours de récré »

Au début ces témoignages me surprenaient, maintenant je pense qu'ils font partie de l'art de conter. D'ailleurs combien de fois ai-je raconté Grand-père Sel et Grand-mère Sucre ? Combien de fois Les Deux Tigres ?

L'enseignant a reçu une formation pour enseigner la lecture, l'écriture, les matières dites scolaires. Rarement (encore) pour l'oralité. Donc, j'ai un troisième « slogan » : **L'IMPERFECTION HEUREUSE rend la vie plus souriante.**

Récemment une enseignante qui avait une classe bilingue voulait faire réciter le conte par ses élèves car, d'après elle, ils n'avaient pas assez de connaissances de breton pour le dire « bien ».

Je n'ai pas essayé de l'en dissuader car le faire aurait pu casser son propre enthousiasme, son élan. Mais après la deuxième séance avec sa classe je n'entends plus parler de faire réciter le conte et elle laisse les élèves faire leurs essais même en bafouillant.

LES MOTS QUI PEUVENT FAIRE (faux) DEBAT DANS CE SUJET

Il y en a, me semble-t-il quatre: pédagogie, outil, artistique, thérapie.

J'ai déjà parlé de la différence d'expérience autour du mot « **pédagogie** » et j'en reviens plus tard.

Concernant le mot « **artistique** », mon double identité me fait prendre conscience que si ce mot est très utilisé et porte une valeur importante ici en France, et que ce n'est pas pareil en Grande Bretagne. Quand un de mes frères, photographe éclairé, est venu en auto stop en France et logé dans une famille, on lui avait dit « Ah, mais vous, Monsieur, vous êtes artiste » et cela lui a plu « Les Français savent reconnaître un artiste » m'a-t-il dit.

Il est difficile d'expliquer le changement de poids donné à ce mot entre nos civilisations : c'est, je crois, une question de valeurs. Sera-t-il juste de dire que l'artiste a un meilleur standing social en France qu'en Grande Bretagne ?

Fergus Mc Nicol, le conteur écossais, m'a raconté qu'un jour il fut accueilli dans une autre école en Ecosse pour donner un spectacle de contes pour les élèves, et lorsqu'à un moment après le spectacle dans la conversation avec les enseignants il mentionne « sa classe », il sent nettement leur attitude envers lui changer : enfin, en tant qu'enseignant il est devenu quelqu'un qui mérite respect !!

Le conte est-il une thérapie ? Le conteur est-il thérapeute ?

J'entends souvent un refus catégorique en réponse à cette question. Eh, bien, je vais vous offrir un parmi une multitude d'exemples issus de mes expériences dans les classes.

Il y a deux ans, je démarrais un projet contes dans une classe CM1 CM2 dans un quartier dit difficile. Comme toujours j'avais longuement parlé avec l'enseignant par téléphone pour préparer le projet. Maintenant je suis arrivée à l'école, et dans 5 minutes les élèves vont rentrer de la récré.

C'est alors que l'enseignant me dit, « S'il y a un problème avec la classe, voulez-vous que j'interviens ? » Je le regarde interloquée. « Eh, bien, naturellement si je me sens débordée, je ferai appel à vous, mais en principe tout devrait bien se passer. »

J'ai créé le Cercle des conteurs et la séance a démarré. Normalement avec les CM je fais une séance de 90 minutes. Je me suis rendu compte que dans cette classe il y avait plusieurs enfants en potentiel difficulté pour écouter et participer, et après les

90 minutes je me trouve sur les genoux, absolument épuisée ! (par contre, l'enseignant étonné et ravi. Quoi, ils ont tous tenu 90 minutes dans une activité !)

L'enseignant me parle de l'un de ces élèves que j'avais remarqué.

Or, par hasard, je connaissais le psychologue scolaire : une ancienne directrice d'école avec qui j'avais déjà fait un superbe projet conte trois ans auparavant.

Ainsi j'ai pu entendre le parcours de ce garçon, et franchement c'était triste à écouter : né dans une grande fratrie, d'une mère « célibataire », peu d'enfants connaissant leur père, et lui sûrement ne le connaissait pas. Mais tandis que la majorité d'enfants restaient vivre avec la mère, celui-ci avait été placé en famille d'accueil, car devant l'enfant la mère avait déclaré au psychologue, « Je savais pendant que je portais cet enfant qu'il sera nul ».

L'enfant avait déjà agressé l'enseignant avec un couteau à la main, et était en train d'être déscolarisé. Une histoire de vie triste, épouvantable, mais c'était la sienne.

Pour la deuxième séance j'avais d'une part changé les horaires en deux fois 45 minutes avec une récréée entre les deux, et je conte exprès LE PRINCE SERPENT. J'insiste un peu plus que d'habitude sur le rejet du serpent par la mère. L'enfant écoute avec un grand intérêt. Bien entendu ! Voici en langage symbolique « son » histoire redite, et, qui plus est, avec une fin heureuse.

Or, autre chose que je préconise pour tout travail dans les classes, c'est la parole authentique. Restez toujours vrai. Et il se trouvait qu'à la fin de notre première séance j'avais injustement dit une parole trop dure envers ce jeune (du style « si tu avais écouté mieux»). Eh, oui, on commet aussi des erreurs nous-mêmes sur le chemin surtout si la fatigue arrive !

Par hasard je travaillais en tandem avec une apprentie conteuse en situation de coaching pendant cette séance. Elle avait pu observer l'enfant en question et m'avait dit après la séance « Non, celui là t'a écouté avec une grande attention, c'est son copain qui l'avait distrait ». Du coup, une de premières paroles que j'ai dites au début de la deuxième séance était de présenter mes excuses devant tout le monde pour avoir proféré une parole injuste envers lui.

Notez au passage les possibilités qui vous seront offerts si vous pouvez faire des projets contes en duo. Quand j'ai enseigné dans les multinationaux, nous avions

souvent travaillé en duo pour nos cours. C'était enrichissant pour tout le monde, enseignants comme stagiaires.

Revenons à notre jeune en difficulté. A la troisième séance en cercle de conteurs il a raconté de son propre gré Le Chat Botté devant toute la classe. Vous auriez dû voir le visage et de son enseignant, et de la psychologue !

Jamais je n'ai été agressée, presque au contraire, car ce jeune était devenu mon « protecteur » en quelque sorte, puis en fin de projet, il avait créé un conte qui montrait (en langage symbolique) son espoir de sortir de ses difficultés actuelles.

Va-t-il arriver ? Son histoire lui appartient. Quelquefois j'aimerais savoir ce qui arrive à ses enfants là, mais mon rôle n'est pas de « faire de la thérapie » telle quelle, mon rôle est de semer des graines d'espoir, de montrer son appartenance à l'humanité, de lui offrir un moment de dignité dans le quotidien, de lui faire voir qu'il est posséder des capacités à rêver, à dire, à être respecté. C'est tout, c'est déjà beaucoup. Et le langage symbolique des contes est un atout majeur. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est un conte.

On me rétorque souvent « Mais on ne devrait pas connaître les parcours et les histoires intimes de nos élèves » Respectueusement je ne suis pas d'accord. N'oubliez pas que la psychologie m'intéresse, j'en ai lu et je lis beaucoup de livres la concernant, et pour moi tout art est de par sa nature thérapeutique. Je ne joue pas à l'apprenti thérapeute, j'offre seulement le meilleur de moi-même et tout ce que je peux pour faire sourire, ne sera-ce que pendant un moment, la vie du jeune devant moi.

Quand je conte et fais conter les élèves d'une classe, je considère que **le conte est un « outil »**. Il est à la fois un but en soi, et en même temps il sert : à nous rapprocher, à parler de notre monde intérieur, à nous ouvrir à toutes les civilisations du monde, à nous donner un langage en commun, à nous permettre de rire, de rêver, de s'exprimer, à parler en langage pudique de nos valeurs. Le conte permet à comprendre mieux l'autre. Son art est son langage symbolique, son immense cadeau est de dire « toi, le nul, tu peux », «toi, le plus petit, tu es capable ».

C'est pour cela que je peux rencontrer ces enfants en grandes difficultés (« borderline » est généralement le mot utilisé pour eux car ils ne sont pas institutionnalisés) car je sais que les contes vont leur parler. Les contes permettent à l'enfant un autre regard sur son propre histoire et ils le font en toute pudeur.

LES NEUROSCIENCES DE LA NARRATION

J'ai aussi abordé le travail de Dr Lewis Mehl Madrona, médecin et psychiatre américain. Lui, comme les gens de voyages écossais, est né dans une tribu (le Lakota) où « tout le monde contait, et sur tous les sujets » et donc son enfance était construite avec cet art de l'oralité et du conte au quotidien. Devenue adulte et médecin, il s'est tourné vers les pratiques de guérison de son tribu, et o, surprise, le conte en fait parti ! (Rappelez-vous le témoignage de Red Thunder Cloud).

Dr Madrona contribue donc au mouvement dit « la médecine narrative », et vient en France donner des stages sur les histoires et la guérison. J'ai pu l'entendre conter et offrir un atelier à Paris l'an dernier. Superbe conteur.

Ce qui m'intéresse c'est son dernier livre et ses études dans les neurosciences de la narration, « REMAPPING THE MIND THE NEUROSCIENCE OF SELF TRANSFORMATION THROUGH STORY».

Il fournit dans ce livre des clefs pour comprendre ce qui se passe dans l'acte de conter au niveau du cerveau. J'y apprend que notre cerveau s'est probablement développé grâce à l'art de la narration, et que lorsqu'on conte en petites jauges, encore plus en duo, les cerveaux se mettent sur les mêmes longueurs d'onde.

Notre cerveau est programmé pour le langage, et programmé pour la narration et lorsqu'on conte les deux cerveaux se mettent au diapason.

APPORTE PAR VOUS : LES TRAVAUX ET ECRITS DE JEAN CLAUDE AMEZEIN ET LES CELLULES MIRROIRS « Sur les épaules de Darwin » Merci !!

D'ailleurs nous conteurs nous savons tous que nous pouvons transmettre un conte directement à autrui. Presque tout être humain peut répéter un conte (avec plus ou moins d'art suivant son entraînement et son talent) après l'avoir entendu 5 minutes auparavant. Je suis toujours passionné d'entendre ce qu'un enfant (ou un adulte) garde de ma manière de dire un conte et ce qu'il transforme à sa manière.

SUR LA PEDAGOGIE DE NOUVEAU

Un best seller de nos jours me fournit encore des clefs, cette fois ci pour la pédagogie active. Il s'agit de : CELINE ALVAREZ « LES LOIS NATURELLES DE L'ENFANT »

Céline était linguiste de formation et issue d'un milieu dit défavorisé, est devenu institutrice car elle était persuadé que les enfants souffrent à l'école et qu'il était insupportable que 40% des enfants quittent l'école primaire sans les acquis nécessaire pour bien poursuivre leur éducation. Elle s'est donc intéressée de près de la pédagogie de Maria Montessori et, avec maintes difficultés et énormément de persévérance, elle a réussi pendant trois ans à mettre en place une méthode d'apprentissage dans une école maternelle à Gennevilliers. Les résultats obtenus dépassaient même ses prévisions, mais après trois ans elle a dû démissionnée car tout le matériel qui a contribué à cette réussite lui a été confisqué. Elle a donc écrit son livre et aujourd'hui ce livre, et surtout ses expériences influencent des milliers de personnes passionnés par la pédagogie active.

Elle a un site web que vous pouvez consulter également. Je ne vais pas répéter ici ses résultats, que vous trouverez aisément sur internet. Elle n'utilise peu ou pas le conte oral dans son enseignement (dommage !) mais elle montre que l'enfant est programmé pour le développement de langage et qu'il est programmé pour apprendre. Souvent c'est nous qui mettons des bâtons dans les roues de son apprentissage, hélas.

J'ai repris sa pédagogie de l'apprentissage autonome de l'enfant, et du fait que les enfants s'entraideront volontiers dès leur jeune âge pourvu qu'on les offre la possibilité. J'expérimente davantage d'autonomie et d'entraide dans les classes où je propose des projets contes de nos jours. Ainsi une classe de CM 1 et 2 sont en train de mener leur propre apprentissage des contes dans un atelier à l'école, chacun décidant sur quoi il veut travailler ce jour là. Je vois leur grand enthousiasme et pour eux, je suis juste le coach, le catalyseur, et le fournisseur des contes). Et dans une classe de PS MS GS en maternelle au lieu de garder les enfants assis suivant leur niveau, j'ai mélangé les niveaux pour dire ensemble nos jeux de doigts et nos jeux de pieds ! J'ai vu ceux qui s'entraidaient naturellement (pour enlever la chaussure, pour utiliser le bon doigt de pied).

A vraie dire j'ai déjà entendu parmi les témoignages des enseignants en fin de projet « J'ai été très étonné de voir les enfants s'entraider pour apprendre leurs contes ». Comme si on est convaincu qu'un enfant n'est pas capable d'apprendre sans l'intervention de l'enseignant. !

LA PREPARATION D'UN PROJET S'IMPOSE

Je vais toujours proposer gratuitement une réunion avec l'équipe enseignante (ou l'enseignant seul dans les rares cas où une seule classe est concernée). Dans cette réunion j'écoute les désirs, je parle de ce que je peux proposer et je présente (de plus en plus) le cas pour ne pas faire un spectacle de contes en fin de parcours.

LE CERCLE DES CONTEURS

Les premières séances seront toutes en cercle de conteurs, sans aucun bureau, table ou autre objet entre nous. Suivant l'âge des enfants (n'oubliez pas que je travaille avec les TPS autant que les CM2) je ferai parler autour de ce que le cercle évoque pour les enfants, et je parlerai de la Nuit du Cercle qui s'appelle également Hallowe'en et de comment cette nuit faisant naître la parole (traditionnellement c'est la nuit où les conteurs irlandais et écossais commençaient leur métier de conteur, pour conter toutes les nuits ensuite jusqu'au premier du mois de mai).

Et dans ces cercles, je conte une variété de contes : généralement j'arrive avec une longue liste de contes que je pourrais dire ce jour là. Après quelques séances les enfants (surtout les plus jeunes) vont redemander tel ou tel conte. Et quand vers la fin du projet on se met ensemble à se remémorer les contes dits, je suis souvent émerveillé par la mémoire des jeunes : quelque fois un conte dit une seule fois en octobre sera redit au mois de juin avec une grande exactitude !

LE SILENCE EST DE L'OR

Je demande aux enfants de proposer un signe pour le silence, et lorsqu'on a obtenu trois ou quatre signes, nous allons décider ensemble lequel sera « notre » signe... cela fait parler, réfléchir et finalement voter les enfants. Une fois le signe choisi, n'importe qui dans le cercle pourrait faire une demande de silence avec ce signe. Quiconque voit le signe va à son tour se taire, en faisant le signe, et cela, jusqu'à ce que le silence s'installe entre nous sans avoir à crier, sans avoir à dire « chut » (ce qui est la pratique courante et épuisante des enseignants), et surtout par cette méthode j'encourage l'autonomie des enfants et leur participation dans le bien être de notre cercle). C'est incroyable tout ce que cette méthode apporte à nous tous.

Puis on va plus loin en pratiquant la respiration consciente pendant les moments de silence (« ça apaise » disent les jeunes) et en pratiquant un tout petit sourire qui va aussi apporter son lot d'apaisement en détendant les 40 muscles du visage.

On doit de temps en temps faire gaffe au petits malins qui vont essayer de faire le signe tous les deux minutes, mais une fois le contrat installé, on voit de véritables

changements chez les enfants qui pour une fois ont le droit de demander le silence pour une courte période. Et bien entendu on doit dans les premiers temps répéter les consignes à chaque séance.

LA NOURRITURE

Les enfants sont assoiffés de ces images parlantes qu'on appelle les contes.

Donc à chaque séance des contes sont proposés en fonction de mille et une critères, car chaque classe est unique. Nourrir les enfants avec des contes adaptés à leur niveau de développement est primordial. Si l'enfant est imprégné de contes, il va apprendre à parler avec beaucoup plus d'aisance (rappelez-vous les témoignages des gens de voyage écossais).

Quand je parle de niveau de développement de l'enfant, j'essaie de ne pas les enfermer dans des idées préconçues concernant ce développement. Il me semble important d'être à l'écoute continuellement de l'enfant dans sa singularité. Chaque classe forme aussi une certaine ambiance et de nouveau mon travail est de saisir les possibilités dans cette ambiance (par exemple avant-hier j'ai une classe de CM qui a deux garçons pas très réceptifs aux contes : « Qu'est-ce qui vous plaît dans la vie ? » « Le foot » « Le judo » Génial ! Je leur demande de nous raconter des récits de vie liés à leur passion, et ça marche. Pour une fois ils sont loquaces, presque éloquent !

Maintenant toute la classe prépare des récits vécus ou entendus pour la prochaine séance, que j'attends avec impatience. Pourquoi la fiction doit-elle être la seule narration acceptable ?

LES ENFANTS DISENT DES CONTES

Dans la première rencontre, je pose toujours la question de savoir qui connaît des contes, et là, nulle besoin de répéter la question car les mains se lèvent et les titres tombent « Blanche Neige » « Le petit chaperon rouge » « La ville d'Ys » (en Bretagne !)

Mais lorsque, après les avoir félicité, je demande qui pourrait nous dire un de ces contes, les rares enfants qui le faisaient, et qui le faisaient bien, souvent au grand étonnement de leurs camarades, avaient, dans je dirai 98% de cas, entendu les contes par un membre de leur famille proche. C'est d'ailleurs en premier lieu pour cette raison là que j'ai commencé à créer des stages Conter en Famille, où le principe est simple : il faut venir au minimum un adulte (parent, grand parent, marraine ...) et un enfant (entre 5 et 14 ans) ensemble.

Rapidement les enfants découvrent le bonheur de dire des contes dans le cercle, soit en apportant un livre ou un conte qu'ils aiment particulièrement (pas question de lire à haute voix néanmoins : ils doivent dire leur conte, mais tenir le livre semble leur donner courage pour la parole), soit en redisant un conte entendu (de moi ou ailleurs).

Je vais aussi leur donner des exercices pour apprendre à mieux parler (vire langues, jeux pour la voix, pour les émotions, jeux gestuels) et surtout je vais enseigner l'utilisation des aides mnémotechniques comme une étape dans l'apprentissage de l'art de conter.

BATONS DE CONTES

Je vous ai déjà dit que j'avais appris cette méthode dans un atelier pour apprentis conteurs enseignants en Ecosse. Pour moi, entraînée à apprendre les contes avec uniquement les images mentales, je n'en avais pas besoin, mais à ma grande stupéfaction j'ai vu la rapidité avec laquelle les enseignants apprenaient les contes, et leur grand plaisir à créer un bâton qu'ils ramenaient dans leur classe le jour suivant l'atelier.

Revenue en France, j'ai commencé à expérimenter avec les classes et surtout avec les enseignants, et j'ai vu ainsi combien cette technique leur était utile. Evidemment cela ne correspondrait pas à tous (pourquoi une méthode va-t-elle correspondre à tout le monde ? Nous sommes des êtres différents et variés, et la bio diversité de l'enseignement, comme la bio diversité des manières de conter, la bio diversité de conteurs et de contes sont des réalités merveilleuses : pour quoi mettre tout le monde à la même méthode ?) Donc, si cette méthode ne vous parle pas, eh bien, personne ne vous oblige de l'utiliser (je dis la même chose aux enfants !)

Mais j'en ai tellement vu des résultats heureux que je voudrais le partager avec vous.

Le principe est très simple : sur un bâton, de bambou ou de pommier, on marque généralement de manière non figurative la trame et les personnages principaux du conte.

Puis, on va conter d'abord en regardant son propre bâton, ensuite en le montrant à l'autre (car c'est une méthode qui encourage l'échange de contes en duo ou en petites groupes), et finalement on conte sans le bâton.

Les bâtons sont beaux à voir sans en faire de véritables œuvres d'art car leur but est une aide mnémotechnique.

Les enfants en raffolent. Les MS et GS adorent toucher chaque élément pendant qu'ils content l'histoire avec leur propre mots et phrases. Les CM sont rassurés en tenant le bâton, et en voyant leur « marques » pour la suite de l'histoire.

Je me rappelle d'un enfant dans une classe CLIS à qui j'avais simplement dit un conte. Aussitôt, j'ai su qu'il avait tout compris du conte, et il s'est mis à fabriquer un bâton pour lui-même. Il travaillait de manière concentrée et enthousiaste. Interrogé, il a dit aisément à quoi correspondait chaque élément sur son bâton. Il a ensuite murmuré le conte entièrement pour lui-même, puis l'a dit à un autre camarade de sa classe, puis à un autre encore, et finalement, devant toute sa classe. Ensuite il est parti le dire devant les classes des CP, CE1 et CE2. Il est revenu avec un sourire d'oreille à oreille.

Or, cet enfant avait de graves difficultés d'élocution. Sans bâton, il n'arrivait pas à dire un conte, mais avec ce support il a pu dire son conte et se faire comprendre aux autres, et a été applaudi spontanément par toutes les classes.

De nouveau ce n'est qu'un moment dans la vie de cet enfant, et ce qu'il en fera ou s'il s'en souviendra appartient à son histoire. J'ai simplement pu lui donner le moyen de réussir cette année là, et d'être valorisé pendant ces moments là. Et sans doute le conte avait aussi murmuré à l'oreille de l'enfant ses valeurs, ses espoirs et son bonheur.

Cette méthode vient à l'origine d'après ce que j'avais appris des Amérindiens qui sans doute l'utilisait plutôt pour se rappeler des répertoires. Les Britanniques en ont fait une méthode pour privilégier l'expression orale avant l'apprentissage de la lecture. Et les Ecossais l'utilisaient pour enseigner aux enseignants à conter pour leur classe.

Je l'ai enseigné à beaucoup de personnes ici en Finistère (et ailleurs) : des enseignants apprennent plus rapidement un conte, et des enfants pareils ; dans les stages conter en famille, tout le monde s'en réjouit !

J'ai d'autres techniques aussi pour des aides mnémotechniques, utilisant, suivant l'âge, le tableau avec feutrines, le dessin, le rouleau de conte ou le jeu de cartes de conte mais le bâton est de loin celui qui rencontre le plus de popularité.

Voici le témoignage d'une amie conteuse qui forme des assistantes sociales à conter à Paris et à qui j'avais juste dit deux trois mots sur mes utilisations des bâtons de contes :

Il y a dix jours j'ai animé un stage conte avec des enfants. C'était un peu compliqué car il y avait 11 enfants de 5 à 12 ans et dans le groupe un enfant très perturbé placé en famille d'accueil. Heureusement nous étions trois pour encadrer ce petit monde (deux mamans et moi). Pour canaliser l'enfant très agité, le troisième jour j'ai proposé que ceux qui voulaient pouvoir fabriquer un bâton de conte. Je l'ai fait un peu à l'intuition à partir de ce que j'avais imaginé de tes explications. J'ai été très émerveillée de ce que cet outil a pu apporter aux enfants et en particulier à deux petits garçons de 8 ans. Le premier très réservé, avait raconté deux fois la même histoire, une histoire qu'il disait avoir inventée et assez pauvre, il ne semblait pas vouloir se saisir de nouvelles propositions. Avec le bâton il a souhaité représenter un conte que j'avais raconté et le vendredi aux parents il l'a raconté avec beaucoup de plaisir. Le deuxième garçon, très agité n'avait pas encore voulu essayer de raconter, disant qu'il n'y arriverait pas. Il s'est aussi saisi d'un conte que j'avais raconté et la fabrication de son bâton l'a bien contenu, il a même cousu une housse, et le dernier jour il a pu raconter son conte. C'était intéressant de voir qu'il se permettait quelques variations mais retrouvait sa concentration et le fil de son récit en touchant sur son bâton le bout de laine qui représentait ses personnages. Vraiment un très bel outil qui a enthousiasmé mes deux collègues (aussi conteuses amateurs et mamans). Merci de cette transmission, tu m'as permis cette audace.

C'est un précieux outil au service de l'expression orale : je pourrais donner tant de témoignages de combien il a amélioré l'expression orale et donné confiance aux enfants et aux adultes.

LES ATELIERS PARENTS DANS UN PROJET CONTE A L'ECOLE

Enfin, de plus en plus en faisant un projet de contes à l'école, en plus des ateliers pour les enseignants je propose si possible un atelier pour les parents. Je voudrais développer encore plus cet aspect (peut être des conférences / rencontres à ce sujet ?) car voici un seul exemple de ce que j'ai vu :

Une jeune fille de CM1 qui n'avait pas encore conté pour sa classe arrive en disant « Mon papa m'a conté une histoire hier. Je vais vous le dire » et sans hésitation, contant très bien elle le dit. Or, son papa avait appris ce conte dans l'atelier parent que j'avais mené. Si elle réfléchisse elle saura que le conte venait de moi, mais pour elle ce qui était magique c'est le fait que ce soit son père qui lui a dit l'histoire.

La parole d'un parent, d'un grand parent, d'une marraine, d'un proche sera souvent plus forte que tous les autres intervenants (conteur, enseignant). Donc si on peut encourager l'art de conter au sein des familles (oui, familles monoparentales aussi)

on va contribuer à élever l'expression orale et l'art de conter dans la société. Un enjeu immense.

LE CONTE EN MULTISENSORIEL

Je signale une approche du conte particulier en Ecosse, où une conteuse (AILE FINLAY) conte en utilisant tous les sens dans ses accessoires : visuels, olfactifs, kinésiques, gustatifs, auditifs.

Elle travaille énormément avec des personnes ayant multiples handicaps et cette utilisation des accessoires leur donne plusieurs pistes d'entrée dans le conte. Un projet européen d'ailleurs a relié l'Allemagne et l'Ecosse dans cette recherche et des « valises de contes multi sensoriels » ont vu le jour.

Je n'ai pas exploré moi-même toutes ces possibilités, sauf en formation où j'ai encouragé des animateurs et des bibliothécaires qui avait un projet d'une « cape à contes » et d'un « tapis conte » à mettre en place une approche multi sensoriel. Cela a même donné des résultats ludiques et sensibles qui ont réussi auprès des publics sans handicaps particuliers !

MES REVES

J'ai appris qu'à Brest un philosophe suit une seule classe pendant sa scolarité de la maternelle jusqu'à la fin du primaire (il est actuellement au CE1, je crois). Que j'aimerais pouvoir faire cela ! Les trois ans avec les mêmes classes que j'ai vécus à Reims étaient merveilleux, mais à cette époque là je n'avais ni la moitié du bagage pédagogique ni le répertoire conte que je possède maintenant.

Les projets que je donne durent généralement une seule année scolaire, voire six ou trois mois. Faire un projet vraiment de longue durée est mon rêve. Dois-je attendre la retraite pour pouvoir le proposer ? (car vous vous en doutez bien : une de problèmes sera le financement).

Autre rêve sera aussi de proposer davantage de formations aux enseignants et de les suivre sur une longue durée. Nous n'avons jamais pu faire une formation de deuxième niveau, malgré les désirs combinés de moi et des formateurs à l'ISFEC. De nouveau, c'est la question de budget qui nous empêche de réaliser nos rêves.

Et j'aimerais inclure beaucoup plus les parents dans les projets à l'école : mais comment les persuader de participer ? Comment persuader les enseignants d'apprendre le conte avec les parents ?

(espace de silence...)

Contribution de Luc Devèze

Depuis plusieurs années j'interviens en lycée en classe de Remobilisation. Une vraie fausse classe, équivalent seconde, pour des élèves redoublant ou issus de la troisième. Des élèves en échec scolaire qui se retrouvent sans établissement. En cours d'année arrivent aussi des primo-arrivants. Je fais avec eux un travail sur les histoires, les contes, les récits et la parole.

Je commence toujours ce projet par une même histoire, une histoire avec Nasreddine. L'histoire où Nasreddine conteur demande à l'auditoire si ils savent ce qu'il va raconter ? L'auditoire ne sachant pas répond non et Nasreddine leur dit qu'il ne parle pas à des ignorants et s'en va. Le lendemain rebelote mais cette fois l'auditoire, qui ne veut pas se faire avoir, répond oui et Nasreddine leur dit que si ils le savent déjà, ce n'est pas la peine de le raconter et il s'en va. Troisième et dernier jour l'auditoire s'est organisé : la moitié répond oui et l'autre moitié répond non à la question de Nasreddine. Nasreddine leur dit que c'est parfait : que ceux qui savent racontent à ceux qui ne savent pas et il s'en va.

Voilà ce que nous faisons dans ce projet en classe de Remobilisation. Chacune et chacun partage son savoir et ses richesses avec l'autre. Nous racontons des histoires, des souvenirs, des récits de vie. On commence à travailler sur le prénom : je m'appelle, je suis le fils de, le petit fils de etc... les différents lieux de naissances, les voyages, les souvenirs de mensonges, des histoires racontés... au fil du temps et des séances les récits se construisent.

À chaque séance de 2 heures je raconte une à trois histoires et chaque élève a un temps de parole. L'élève utilise son temps de parole, court ou long c'est selon et ensuite passe la parole à qui il ou elle veut. Et ainsi la parole circule.

L'année dernière, en fin d'année, en fin de cycle, un élève arrive. Il n'avait donc rien vécu du projet et du coup n'en voyait pas trop l'intérêt. Il l'a exprimé : « Hey mais monsieur, ça sert à quoi ça ??? » Je n'ai pas eu le temps de lui répondre. C'est un autre élève qui lui a répondu, un élève toujours présent dès le début du projet : « Ça nous sert à grandir. »